# L'HABITANT
## DE
# LA GUADELOUPE,

*Comédie en trois Actes.*

Par M. MERCIER.



A PARIS;

Chez POINÇOT, Libraire, rue de la Harpe,
près S. Côme, N°. 135.

Et à VERSAILLES, rue Dauphine.

1785.

N°. 1. L'HABITANT de la Guadeloupe, *Comédie en trois Actes.*

N°. 2. Zoë, *Drame en trois Actes.*

N°. 3. Les Tombeaux de Vérone, *piece en cinq Actes.*

N°. 4. Le Gentillâtre, *Comédie en trois Actes.*

N°. 5. La Brouette du Vinaigrier, *Comédie en 3 Act.*

N°. 6. Le Déserteur, *Drame en cinq Actes.*

N°. 7. Jean Hennuyer, Evêque de Lisieux, *piece historique en trois Actes.*

N°. 8. L'Indigent, *Drame en quatre Actes.*

N°. 9. Le Juge, *ou* le Paysan qui plaide contre son Seigneur, *Drame en trois Actes.*

N°. 10. Olinde & Sophronie, *piece en cinq Actes.*

N°. 11. La Demande imprévue, *ou* le Souper, *Comédie en trois Actes.*

N°. 12. Natalie, *Drame en quatre Actes, avec les Mémoires relatifs au procès contre les Comédiens.*

Na. Cette piece est l'origine du procès en question.

N°. 13. Jenneval, *ou* le Barnevelt François, *Drame en cinq Actes.*

N°. 14. La Mort de * * *, *piece historique.*

N°. 15. Le Faux Ami, *Comédie en trois Actes.*

N°. 16. L'Homme de ma connoissance, *Comédie en deux Actes.*

N°. 17. Le Vieillard & ses trois Filles, *Drame en trois Actes.*

N°. 18. Portrait de ..., *piece historique, avec une préface.*

N°. 19. La Main de fer, *piece historique, imitée de l'Allemand.*

N°. 20. M*** & Z***, *piece en cinq Actes.*

N°. 21. La ****, *piece historique, avec une préface.*

N°. 22. Jeanne Gray, *Drame en cinq Actes.*

N°. 23. N. L. *ou* L. M. de F., *piece historique.*

N°. 24. Moliere, *Comédie en cinq Actes.*

N°. 25. Le Chymiste, *Comédie en trois Actes.*

N°. 26. L'Exaltation de ..., *piece hist. avec une préface.*

N°. 27. Montesquieu à Marseille, *Drame en 3 Actes.*

N°. 28. Les deux Parisiennes & le Campagnard, *Comédie en trois Actes.*



# AVERTISSEMENT.



*Le fonds de cette piece est tiré d'un roman anglois, intitulé,* Miss Sidney Bidulph ; *il renferme un trait de morale si important, & dont l'application peut se faire si souvent dans le monde, que l'auteur n'a pu résister à l'envie de le développer davantage, en le mettant sur la scene. Il y a ajouté tous les accessoires propres à faire ressortir les caracteres principaux. C'est au grand jour du théâtre qu'il a cru devoir exposer les maximes que lui offroit le sujet de son ouvrage ; son but a été de livrer la guerre à la dureté de cœur & d'honorer les vertus compatissantes qui se cachent dans les rangs obscurs de la Société.*

---

On trouve aussi du même auteur, chez la Société Typographique,

Zoé, drame en trois actes.

Les Tombeaux de Veronne, drame en cinq actes.

## PERSONNAGES.

M. DORTIGNI, *financier.*

Madame DORTIGNI, *sa femme.*

Madame MILVILLE *veuve, sœur de M. Dortigni.*

VANGLENNE, *Cousin-Germain de M. Dortigni.*

MULSON, *agent de change.*

BRIGITTE, *attachée à madame Milville.*

DEUX ENFANS *en bas âge.*

UN NOTAIRE.

UN DOMESTIQUE.

PLUSIEURS LAQUAIS.

*La scene est à Paris.*



# L'HABITANT DE LA *GUADELOUPE*, COMÉDIE EN TROIS ACTES.

## ACTE I.

### SCENE PREMIERE.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

(*M. Dortigni est devant un secrétaire couvert de papiers. Madame Dortigni en déshabillé & dans une chaise longue.*)

DORTIGNI.

Vous perdîtes beaucoup au jeu hier, madame; je ne vous confierai plus mon argent.

Madame DORTIGNI.

Que vous êtes mauſſade !... Vous ne tenez pas compte des jours où je gagne.

DORTIGNI.

Il ne faut jamais perdre, madame... entendez-vous ?

Madame DORTIGNI.

Vous ne riſquez rien de m'avancer pour aujourd'hui cent louis ; nous ſerons de moitié. Je jouerai avec Artémiſe : c'eſt la folle la plus étourdie... Donnez-moi cent louis, vous dis-je, je vous réponds que j'en gagnerai mille, & nous partagerons.

DORTIGNI.

A la bonne heure : choiſiſſez vos adverſaires ; ne jouez point avec ces gens froids, réſervés, attentifs, qui obſervent tous les coups : faites la partie des têtes évaporées, des gens diſtraits... Voilà les bons joueurs.

Madame DORTIGNI.

Oh ! laiſſez-moi faire.

DORTIGNI.

Mais, madame, il eſt tems que je vous

faſſe une très-ſérieuſe réprimande ſur l'excès de vos dépenſes.

Madame DORTIGNI.

Mais, monſieur, faut-il vous répéter ce que je vous ai dit cent fois, que je ne vous ai épouſé que pour écarter la gêne ſous laquelle j'étois avant de me marier?

DORTIGNI.

Madame, je ne veux vous ravir aucun des privileges que donne l'état de femme mariée... Allez, courez, voyez le monde, recevez chez vous qui vous voudrez; mais, de grace, ménagez ma bourſe... C'eſt le point eſſentiel

Madame DORTIGNI.

Votre extrême économie ne regarde que moi.... Et votre table, monſieur.... votre table?

DORTIGNI.

N'en jouiſſez-vous pas, madame?.. J'ai bien des raiſons pour me conduire comme je fais, & vous en conviendrez. On attire ainſi du monde, on prend un nom, un rang...

Vous ſavez que l'on conclut beaucoup plus d'affaires, ſans mot dire à table, qu'à la bourſe... Mais vos parures, madame, cela eſt effroyable.

Madame DORTIGNI.

Parle-t-on de cela?

DORTIGNI.

Plus de cinq cents louis d'or par an pour des marchandes de modes!

Madame DORTIGNI.

Il faut bien ſoutenir un luxe néceſſaire, & écraſer ces femmes de conſeillers, de préſidens, qui ſechent de dépit en me voyant.

DORTIGNI.

Heureuſement que rien ne me rebute, & que pour gagner un écu je ne trouve rien de difficile.

Madame DORTIGNI.

Je vous ſeconde de tout mon pouvoir... Je vous ai ménagé l'affaire du petit marquis... Lui avez-vous prété?

DORTIGNI.

Oui.

Madame DORTIGNI.

Avec caution, intérêts d'avance.

DORTIGNI.

Oui, madame, & qui plus eſt, nantiſſement. Je ſonge à tout.

Madame DORTIGNI.

A merveille.

DORTIGNI.

Point d'intendant, vous le ſavez : je fais valoir moi-même tout mon bien, & j'y veille avec la plus ſcrupuleuſe attention... Mais à quoi ſert mon travail obſtiné, ſi vous continuez la dépenſe énorme?... Que ne prenez-vous ſur vos épargnes ?

Madame DORTIGNI.

Vos reproches m'excedent..... De mon côté j'agis aſſurément. Quelle femme eſt plus attentive que moi à déterrer les vieux malades qui paient les complaiſances ? mes ſoins aſſidus auprès de ce moribond pendant trois ſemaines que je l'ai dorloté, m'ont valu mes nouvelles boucles d'oreilles.... Elles ſont

ſuperbes. Quelqu'autre malade paiera l'aigrette.

DORTIGNI.

Ne les prenez que bien mourans, madame : qu'ils n'aillent point traîner ou en revenir ; car ceux qui en reviennent perdent ordinairement la mémoire de tout ce qu'on a fait pour eux.

Madame DORTIGNI.

J'en couche un en joue, & je vous proteſte que j'en attraperai un bon legs. Il n'ira pas plus de quatre mois.

DORTIGNI.

Bien, bien.... De mon côté, je vous annonce, madame, que cette paire de flambeaux vermeils que vous avez vus, ne me coûtent pas un ſol.

Madame DORTIGNI.

Voilà qui eſt admirable.

DORTIGNI.

C'eſt une nouvelle curatelle qui m'a valu cela... Il n'y a rien de ſi lucratif.

Madame DORTIGNI.

Vous avez des momens où vous êtes un homme vraiment à citer... Bien vu ; on a entre les mains des ſommes conſidérables, & on les fait travailler.

DORTIGNI.

J'ai dreſſé mes batteries ; & dans ce moment je cours de toutes mes forces après quatre ou cinq tuteles, parce que l'une, ſelon mes plans, ſervira à l'entretien de mon équipage, l'autre à ma maiſon de campagne, la troiſieme à mon jardin.

Madame DORTIGNI.

Votre jardin ! Cette idée me fait frémir... Cette fantaiſie eſt bien coûteuſe.

DORTIGNI.

D'accord ; mais j'y ferai venir des fruits, & dans la primeur j'en enverrai des préſens aux gens en place : ces petites choſes-là les captivent.

Madame DORTIGNI.

Et moi, que je trouve l'occaſion d'être couchée ſur un teſtament, & je ne craindrai pas

d'appliquer de mes mains les flanelles ſur les membres ſouffrans du teſtateur goutteux.

DORTIGNI.

Mais à propos, madame, j'ai à vous conſulter ; car vous avez le ſens ſi droit... Sur quelle tête placerons-nous cet argent? Il a été décidé entre nous que ce feroit à fonds perdu.

Madame DORTIGNI.

Oui, monſieur, s'il vous plaît.... Je le veux...

DORTIGNI.

Cherchons un individu bien vivace.

Madame DORTIGNI.

Ils ſont rares ; *mais je vais* vous en indiquer un qui me paroît devoir vivre cent ans. Plaçons ſur la tête de ce jeune duc.

DORTIGNI.

Pourquoi lui plutôt qu'un autre, madame?

Madame DORTIGNI.

C'eſt que ce jeune duc eſt grand chaſſeur, fort ſot, fait beaucoup d'exercice, n'ouvre jamais un livre, & n'ayant rien dans la tête, doit vivre long-tems & en pleine ſanté.

DORTIGNI.

J'admire la justesse de votre coup-d'œil.

Madame DORTIGNI.

C'est, vous dis-je, un excellent tempérament, propre à servir de base solide à des rentiers calculateurs.

DORTIGNI.

Allons : demain cinquante mille francs sur la tête du jeune duc ; vous m'en répondez, madame.

Madame DORTIGNI.

Suivez toujours mes conseils... Ne hantez jamais que les riches, & point d'autres; car dans le fond il n'y a rien à gagner qu'avec eux.

DORTIGNI.

Je le sais bien.

Madame DORTIGNI.

Des deniers que vous amasserez, vous pourrez bientôt en acheter une terre noble, & vous moquer ensuite de tout le monde.

DORTIGNI.

C'eſt bien mon projet.

Madame DORTIGNI.

Ne prenez aucune ſorte d'engagement, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Soyez en regle, & ſur-tout dans les plus petites choſes; les grandes ſe recommandent d'elles-mêmes.

DORTIGNI.

Parbleu, madame, je n'égare point le moindre petit papier; car il peut être dans la ſuite d'une extrême conſéquence... Il y a des gens qui, dans l'effuſion de leur ame, écrivent comme des étourdis tout ce qui leur vient en tête, font toutes ſortes d'aveux. Ils paient cher leur franchiſe. Au bout de quinze ans une petite lettre bien acquiſe, bien conſervée, dont ils ne ſe ſouviennent ſeulement pas, ſert de preuve contr'eux, & on les tient ainſi en reſpect... Je garde tout, je numérote tout très-exactement.

Madame DORTIGNI.

Ainſi fait un homme d'ordre; qui lit dans l'avenir; il veille ſur tout ce qu'il écrit, &

ſait mettre à profit l'imprudence ou l'indiſcrétion de ceux qui ne prévoient rien.

DORTIGNI.

Ma correſpondance eſt ſuivie jour par jour, madame; je ſuis bien en regle, je vous aſſure. Tenez, par exemple, voici une lettre curieuſe que j'ai retrouvée en reviſant mes anciens papiers. Le croiriez-vous? elle date de près de vingt & un ans; elle eſt d'un mien couſin-germain, qui fut vers ce tems-là chercher la fortune, ou plutôt le trépas au Nouveau-Monde.

Madame DORTIGNI.

Et comment ſavez-vous qu'il eſt mort?

DORTIGNI.

C'eſt qu'il ne m'a jamais rien demandé, madame.

Madame DORTIGNI.

Oh! cela équivaut à un extrait mortuaire.

DORTIGNI.

C'étoit un de ces gens d'eſprit qui ne ſavent point gagner de quoi avoir du pain.

Madame DORTIGNI.

Grand eſprit, par ma foi !

DORTIGNI.

Il brilloit à Paris, dans les ſociétés ; on citoit ſes bons mots, ſes ſaillies ; il ſe mêloit de faire des contes agréables, des petits vers ; on l'entendoit raiſonner ſur tout ; il dédaignoit la fortune, & puis il eſt mort de miſere.

Madame DORTIGNI.

Mais il me ſemble qu'il avoit aſſez de reſſemblance avec votre chere ſœur qui ſe pique de connoître les livres & d'être au fait de la littérature... C'eſt ma bête. A propos, avez-vous de ſes nouvelles ?

DORTIGNI.

Oui, elle va mieux.

Madame DORTIGNI.

Soit... A-t-elle rendu les livres que je lui avois prêtés ?

DORTIGNI.

Oui.

Madame DORTIGNI.

Qu'elle n'en demande plus... Je vous en

avertis, je ferme ma bibliotheque à clef. On demande des livres comme s'ils ne coûtoient rien; & quand je lui avois prêté un ouvrage, elle sembloit, en me le rendant, me reprocher de ne l'avoir pas lu. Eſt-ce que je ſuis faite pour perdre mon tems à ſuivre toutes ces folles, ces ſottes idées-là! Il n'y en a qu'une utile au monde, c'eſt celle qui conduit à l'opulence.

DORTIGNI.

Elle ne m'a rien fait demander, & je l'ai priſe au mot.

Madame DORTIGNI.

C'eſt une bégueule, entendez-vous, & qui m'ennuie étrangement!

DORTIGNI.

Mais nous ne la voyons plus, & chacun de ſon côté me ſemble fort ſatisfait.... Ainſi...

Madame DORTIGNI.

A ſon aiſe... Elle a l'orgueil inſolent de paſſer pour une bonne mere, avec ſes deux

marmots en bas âge, qu'elle mene par-tout. J'ai bien besoin de cela, moi ! Elle semble dire : voyez comme je les éleve, comme je ne les perds pas de vue un seul instant, comme j'écarte les dangers de leur innocente enfance !.. Vous ne faites pas de même, ma belle-sœur... Oh ! on ne sauroit y tenir... D'ailleurs elle est d'un triste, d'un mélancolique ! soupirant toujours après son époux défunt.

DORTIGNI.

Elle a lieu de soupirer : le défunt ne lui a laissé qu'une fortune très-modique ; mais elle l'a voulu. Je le lui avois prédit : j'eus beau lui dire dans le tems, il n'est pas riche, ma sœur, prenez garde, c'est bien le plus grand défaut qu'un homme puisse avoir. Elle me répondoit : il est aimable, il est plein de droiture, il est vertueux. Et avec cette belle tendresse & ces rares qualités, la voilà reléguée à un quatrieme étage ; & je ne sais pas même, si, pour subsister, elle n'est pas obligée d'y travailler de ses doigts.

Madame DORTIGNI.

Bonne leçon pour ces eſprits avantageux qui croient en ſavoir plus que les gens ſenſés, qui affichent je ne ſais quels ſentimens ridicules, qui ne font point cas des richeſſes, comme s'il y avoit effectivement quelqu'autre choſe de réel dans le monde. Elle fait encore la fiere au milieu de ſa pauvreté.

DORTIGNI.

Elle l'a toujours été un peu, il eſt vrai...

Madame DORTIGNI.

Oh bien, qu'elle étale ſa dignité & toute ſa philoſophie entre quatre murailles... Je ne veux plus la voir.

## SCENE II.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, un homme eſt là qui attend depuis une demi-heure, & qui demande à

vous parler de la part de M. de Vanglenne.

DORTIGNI.

Vanglenne ! . . . Voilà du nouveau : eſt-ce bien ce nom-là ? . . . Voyez ſi vous ne vous ſeriez pas trompé. (*Le laquais ſort.*) C'eſt le nom du couſin ; mais il y a vingt ans que ce nom n'a frappé mon oreille.

Madame DORTIGNI.

Ne voilà-t-il pas votre eſprit qui voyage ſoudain en Amérique après votre très-éloigné couſin, parce que vous m'en avez parlé ! Mais n'y a-t-il pas trente noms qui ſe reſſemblent à l'infini !

LE LAQUAIS.

Monſieur, cet homme dit qu'il a quelque choſe à vous communiquer de vive voix de la part de M. de Vanglenne. votre couſin-germain, qu'il a vu derniérement en Amérique.

DORTIGNI.

Oh ! pour le coup, madame, vous le voyez, qu'il a vu en Amérique. Il s'agit vraiment de ſa perſonne. . . Cela m'étonne à un tel point ! Madame !

Madame DORTIGNI.

Il n'eſt donc pas mort ?

DORTIGNI.

Je ne ſais, madame ; mais j'ai toujours des preſſentimens de tout ce qui doit m'arriver... Faites entrer... Parbleu ! je ſuis curieux...

## SCENE III.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI, VANGLENNE.

( *Vanglenne attend pour parler, que le domeſtique ſoit ſorti.* )

Madame DORTIGNI, *à part.*

AH, mon Dieu, quel meſſager ! qu'il eſt ſec !

DORTIGNI.

Eh bien, monſieur, parlez ; qu'avez-vous à me dire ?

VANGLENNE.

Dieu ſoit loué, mon cher couſin ! que

j'ai de joie à vous revoir! M'auriez-vous entiérement oublié?

DORTIGNI.

Quoi, monsieur, vous seriez... Je ne vous remets pas.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Pourquoi a-t-on laissé entrer cet habit-là?... C'est un gueux.

VANGLENNE.

Je m'appelle Vanglenne... Je suis votre proche parent.

DORTIGNI.

Je me souviens, monsieur, d'avoir eu un parent de ce nom; mais nous l'avons tous cru mort.

VANGLENNE.

Il vit, hélas! & c'est moi.

DORTIGNI.

Il y a si long-tems, monsieur, que vous me pardonnerez de ne me point rappeller des traits....

VANGLENNE.

Oh! je vous reconnois bien, moi; mais

je suis bien plus changé que vous, & cela n'est pas étonnant. Les fatigues, les peines, les chagrins, le long séjour dans un climat étranger... Mon ton de voix, du moins, au défaut de mes traits....

DORTIGNI.

Je ne dispute point, monsieur, de l'identité.

VANGLENNE.

Je vous ai souvent pressé dans mes bras.... Qu'il vous en souvienne, nous fûmes amis.

DORTIGNI.

Amitié de college, d'enfance... oui, nous avons souvent polissonné ensemble... Mais à quoi cela revient-il, s'il vous plait? .. Quels ordres, Monsieur, avez-vous à me donner?

VANGLENNE.

Je n'en ai point, mon cher cousin... Le pauvre, hélas! les reçoit & n'en donne point.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Oh! il va lui demander de l'argent.... Je chasse mon portier. Cet animal! laisser en-

trer un pareil homme, malgré mes recommandations journalieres...

VANGLENNE.

J'étois établi à la Guadeloupe.

DORTIGNI.

A la Guadeloupe, soit, Monsieur. (*à part.*) Va, retourne aux antipodes...

VANGLENNE.

J'avois amassé quelque chose avec beaucoup de peine... Daignez prêter l'oreille à ma triste infortune : ayant eu le malheur de perdre ma femme & mon fils, & n'ayant plus rien qui m'attachât à un pays étranger, je résolus de revenir en France. L'amour de la patrie parloit vivement à mon cœur. C'est le dernier sentiment qui s'éteigne ; il faut être séparé de sa patrie pour sentir combien elle reçoit de charmes dans son éloignement.

Madame DORTIGNI.

Ah, quel insupportable début !

VANGLENNE.

Mon vaisseau chargé de toute ma fortune, modique à la vérité, mais qui satisfaisoit

à mes desirs, a fait naufrage sur les côtes d'Espagne... J'ai tout perdu; mon malheur est constaté par les papiers publics. Le vaisseau la Licorne... Dix de mes compagnons de voyage se sont noyés en voulant sauver les malheureux débris de leur fortune.

Madame DORTIGNI.

Ils sont après tout fort heureux, puisqu'ils n'avoient plus rien au monde... Autant vaut...

VANGLENNE.

Vous avez bien raison, Madame; ce ne sont pas les plus à plaindre; j'ai envié plus d'une fois leur sort. Je n'ai gagné Paris qu'avec des peines infinies. Si vous saviez ce que j'ai souffert en route! Que l'infortune traîne après soi d'humiliations! Mais je me suis armé de constance & de courage. J'arrive & je m'informe de vous... Avec quel plaisir j'apprends que vous êtes dans l'aisance! que le ciel a béni vos travaux, que vous jouissez en paix...

Madame DORTIGNI.

L'aisance! Qui vous a dit cela, Monsieur? Est-ce qu'on a de la fortune à Paris!.. Vous

avez donc oublié dans le Nouveau-Monde le train de celui-ci ?

VANGLENNE.

Pardonnez, Madame ; mais cet ameublement, cet hôtel, l'extérieur qui vous environne, tout dit . . .

Madame DORTIGNI.

Hé bien, monſieur, l'on eſt comme tout le monde... vous avez l'admiration emphatique d'un nouveau débarqué.

VANGLENNE.

Celui qui manque du néceſſaire fait, malgré lui, des remarques ſur tout ce qui le frappe ; il voit, il ſent la diſtance extrême qui le ſépare de ceux qui ſont heureux.

Madame DORTIGNI, (*à part.*)

Ah ! je ſuis ſur les épines . . . Il n'aura pas l'eſprit de le congédier.

DORTIGNI.

Mais, monſieur, permettez-moi de vous le dire, votre conduite eſt fort étrange envers nous : vous vous introduiſiez ici par ſupercherie ; vous prenez un faux nom, ſous

le prétexte de nous apporter des nouvelles d'un parent : mais ce ſubterfuge eſt un menſonge malhonnête.

VANGLENNE.

J'ai cru, ſous cet habit qui ne révele que trop mon indigence, ne devoir point me faire connoître à vos domeſtiques... C'eſt par diſcrétion, mon cher couſin, par diſcrétion, je vous l'aſſure, que j'ai uſé de ce moyen qui cachoit ma détreſſe

DORTIGNI.

Vous pouviez m'écrire...

VANGLENNE.

Une lettre n'auroit jamais parlé comme ma préſence. J'ai conçu plus d'eſpoir en venant vous ſupplier moi-même & vous expoſer de vive voix ma triſte & douloureuſe ſituation....

DORTIGNI.

J'entends : vous m'avez choiſi de préférence pour réparer les torts des élémens. Parce que le ſort vous a fait mon couſin, vous ferez naufrage ſur les côtes d'Eſpagne, &

moi j'en ſerai reſponſable à Paris . . . Vous viendrez au bout de vingt ans me dire me voici, ſecourez-moi.

VANGLENNE.

Oui, j'ai cette priere à vous faire... Je ne vous le déguiſe point.

Madame DORTIGNI.

Vous aviez donc tout mis ſur le même vaiſſeau ?

VANGLENNE.

Hélas ! oui, madame.

Madame DORTIGNI.

Cela eſt fort imprudent; mais vous le fûtes toujours, à ce que j'ai appris... Au reſte, ce qui eſt au fond de la mer ne peut pas revenir ſur l'eau à notre commandement; & malgré tout le deſir que nous en aurions, nous ne pouvons vous le reſtituer.

VANGLENNE.

Je le ſais, madame . . . mais . . . Je ſuis encore bon à quelque choſe, & je viens implorer votre bienfaiſance, votre généroſité.

DORTIGNI.

Dans votre jeuneſſe, monſieur, vous n'avez voulu rien faire ; vous vous répandiez dans les ſociétés brillantes, tandis que les autres piquant l'eſcabelle, travailloient aſſidument chez le procureur, chez le notaire... On paie cela tôt ou tard.

VANGLENNE.

J'ai eu une jeuneſſe diſſipée, je l'avoue ; je ne ſuis pas à m'en repentir ; j'étois bien jeune alors, & la ſéduction des plaiſirs...

DORTIGNI.

Vous êtes parti en laiſſant force dettes.

VANGLENNE, *vivement*

Ah ! mon couſin, elles ont été toutes fidélement acquittées depuis... Je vous le proteſte.

DORTIGNI.

Vous étiez d'un caractere aſſez diſpoſé à faire des plaiſanteries, à jouer des tours haſardés.

VANGLENNE.

Fort innocens, vous l'avouerez, mon cher couſin, & qui n'ont nui à perſonne.

DORTIGNI.

Toutes ces niaiſeries annonçoient en vous un caractere & un eſprit peu ſolides.

VANGLENNE.

Vous l'avez reçu en partage, cet eſprit : votre fortune ſolidement établie en fait foi. J'ai été plus mal favoriſé, & j'en porte la peine.

DORTIGNI.

Vos déportemens ont fait mourir ici votre oncle de chagrin.

VANGLENNE.

Ah, que dites-vous, mon cher couſin ! Cela n'eſt pas.

DORTIGNI.

Mais, mais, cela n'eſt pas : voilà un démenti formel, monſieur.

Madame DORTIGNI.

Cela eſt bien inſolent....

VANGLENNE.

Pardonnez, madame, mon deſſein n'eſt pas d'offenſer ?

DORTIGNI, *avec courroux.*

Comment, monſieur...

VANGLENNE.

Excufez; je veux dire feulement, que mon cher oncle m'a donné en tout tems des preuves conftantes de fon amitié... Il a daigné m'écrire plufieurs fois... J'ai de fes lettres fur moi.... (*Il tire un porte-feuille.*) En voici que je garde bien précieufement. Vous verrez qu'il m'eftimoit.

DORTIGNI.

Je n'ai pas befoin de les voir.

VANGLENNE.

Ses lettres difent que, fans deux enfans qu'il avoit, & auxquels il devoit comme de raifon toute préférence, il m'auroit fait plus de bien : il m'en a fait néanmoins, malgré la diftance des lieux, en recommandations, en fervices, qui ne font pas de l'argent, & qui obligent plus que de l'argent..... La mémoire de votre pere, mon cher coufin, me fera à jamais chere & facrée.

DORTIGNI.

Mon pere étoit d'une facilité coupable quelquefois, j'ofe le dire.... N'a-t-on pas

été obligé de vendre votre patrimoine après votre départ ?

VANGLENNE.

Il est vrai, c'étoit pour acquitter mes folles dettes contractées dans l'étourderie de mon jeune âge.

DORTIGNI

Vendre son patrimoine ! Mais on ne pardonne pas cela, monsieur. Vice du cœur ! libertinage ! inconduite caractérisée !... Oublier ses héritiers légitimes & naturels ! Apprenez, monsieur, qu'on n'a plus de parens, quand on a vendu son patrimoine.

VANGLENNE.

Je le crains ; mais considérez que tout cela ne vient que d'une seule & même faute..... La légéreté de mes premieres années, je l'ai depuis cruellement expiée. Je n'ai manqué ni à l'honneur, ni à la probité ; & si je suis pauvre, je n'ai rien fait qui puisse vous faire rougir, ou vous déterminer à me repousser de votre sein

Madame DORTIGNI, *faisant des nœuds.*

Mon mari fait quelquefois des aumônes... Mais tout ce qu'il peut donner en ce moment est placé.

VANGLENNE.

Je ne prétends point être à charge, madame ; j'implore seulement de l'emploi : pourvu qu'il ne soit pas avilissant, quel qu'il soit, je le prendrai. J'entends un peu les affaires, je suis au fait du change : mon écriture est convenable ; on sera content de mon intelligence, de mon exactitude... J'aspire à un modique emploi dans les bureaux de mon cousin, ou bien qu'il daigne me recommander, & je serai bientôt placé

Madame DORTIGNI.

Bintôt placé ! Mais monsieur ignore sans doute qu'il y a des surnuméraires qui servent depuis plusieurs années, qui sont recommandés de toutes parts, & même par les Puissances.

DORTIGNI.

Il est vrai, monsieur.

Madame DORTIGNI.

On ne peut pas non plus les tuer pour vous faire place. Chacun ſon tour, & le nombre des ſolliciteurs eſt immenſe.

DORTIGNI.

A l'infini.

Madame DORTIGNI.

D'un coup de pied ſur le pavé de Paris, l'on fait naître un régiment de clercs, de commis, de ſecrétaires, de ſcribes.

DORTIGNI.

On en a cent pour un, qui vous aſſiegent.

Madame DORTIGNI.

Les gens du Nouveau-Monde ne doivent point ôter le pain à ceux de celui-ci.... Tout reflue ſur la capitale, & de-là ſur la finance; & s'il y avoit des vaiſſeaux qui abordaſſent de la lune, il nous en arriveroit ici, je crois, des colonies....

VANGLENNE.

Oh, madame! j'intercede un emploi qui ne nuiſe à perſonne: il y en a de tant de ſortes! Mais ſi le ſervice ſe meſure au beſoin, per-

ſonne en ce moment n'eſt plus preſſé que moi.... Je ſerai laborieux, exact.... J'implore cette faveur avec le plus vif empreſſement, parce que, madame,... Non, je ne rougirai point d'en faire l'aveu, mon travail eſt le ſeul gage de ma ſubſiſtance... Je ne recourrai point à des gémiſſemens pour vous attendrir... Demain je manque de pain, ſi ce ſoir votre généroſité ne me met à même d'en gagner... Je n'ai que vous de parens dans cette immenſe ville que je ne reconnois plus... Je me conſacre à tout: mais au nom de Dieu, ſoulagez-moi dans ce moment.

DORTIGNI, *bas à ſa femme.*

Je vais me débarraſſer de lui, en lui jetant un écu de ſix livres.

Madame DORTIGNI, *l'arrêtant.*

Non, non... Voilà le langage accoutumé de tous ces mendians... Congédiez-le promptement & avec fermeté... Quai-je beſoin moi, d'une pareille entrevue?.. Joli parent par ma foi!

DORTIGNI.

Allons, monſieur, l'on verra... Je parlerai, je vous le promets.... Repaſſez.... repaſſez...

VANGLENNE.

Vous parlerez pour moi? Vous me permettez de repaſſer?

DORTIGNI.

Oui, je parlerai.

VANGLENNE.

Ah! ne trompez pas mon eſpérance: c'eſt mon unique ſoutien, accablez-moi plutôt, dites je ne puis rien.... Alors ne prenant conſeil que de mon déſeſpoir...

DORTIGNI.

Je vous proteſte que je ferai tout ce qui ſera en moi.

VANGLENNE.

Je ſuis malheureux; je me contente des promeſſes que vous m'offrez. Mais ſi ces promeſſes ne devoient pas ſe réaliſer, il vaudroit mieux me préſenter ſur-le-champ la

triſte vérité, toute cruelle qu'elle ſeroit : car je ne m'attacherois plus à un fantôme d'eſpérance....

DORTIGNI.

Je ferai l'impoſſible, je remuerai ciel & terre ; & s'il ſe préſente quelque choſe, on vous le fera dire.

VANGLENNE.

Vous remuerez ciel & terre !... Mais il faut pour cela, monſieur, que vous ſachiez ma demeure.

DORTIGNI.

Ah !... oui... oui... Eh bien, votre demeure ?...

VANGLENNE.

Rue de la Huchette, au Cadran bleu.

Madame DORTIGNI.

Rue de la Huchette ! quelle horreur !... Peut-on demeurer rue de la Huchette !.. Il ne s'en ira pas.

VANGLENNE.

Voulez-vous que je vous l'écrive, de peur que votre mémoire ?...

D o r t i g n i.

Non, je la retiendrai très-bien.

V a n g l e n n e.

Vous la retiendrez, malgré vos grandes, vos importantes affaires ?

D o r t i g n i.

Oui... oui... oui...

V a n g l e n n e.

Allons, je cesse de vous importuner. (*Il salue comme pour s'en aller.*)

Madame D o r t i g n i.

Enfin nous en voilà quittes... Il revient... Ah, quel supplice ! ... Je n'y tiens plus.

V a n g l e n n e, *revenant sur ses pas.*

Mais, monsieur, avant de sortir, j'ai une chose à vous demander, & que vous pouvez du moins m'accorder sur-le-champ.

D o r t i g n i, *avec humeur.*

Point de préambule, monsieur : voyons... de grace, finissons.

V a n g l e n n e.

Donnez-moi, je vous en supplie, l'adresse de ma cousine, de votre chere sœur, que

j'ai vue enfant, & qui sembloit dès-lors bien noble, bien compatissante.

DORTIGNI.

Il y a long-tems qu'on ne l'a vue ici, monsieur ; elle ne cultive point ses parens, elle vit singuliérement... D'ailleurs, que pouvez-vous attendre d'elle ? Elle mene une vie fort obscure, isolée, veuve, ayant deux enfans sur les bras.

VANGLENNE, *avec intérêt.*

Elle a deux enfans !

DORTIGNI.

Oui.

VANGLENNE.

Ah ! tant mieux, tant mieux.

DORTIGNI.

Comment, tant mieux !.. Et qu'est-ce que cela vous fait ?

VANGLENNE

Je voulois dire que je serai bien charmé de les voir, de les embrasser, de... Je vous demande son adresse avec la plus vive instance ;

car je ſuis impatient de lui rendre ma viſite, & j'irai de ce pas...

DORTIGNI.

Mon portier vous la donnera : vous voulez faire cette démarche, ſoit ; on vous a prévenu que vous n'en ſerez pas plus avancé ; vous perdrez vos pas ; elle eſt abſolument hors d'état de pouvoir rien faire pour vous.

VANGLENNE.

Si elle eſt pauvre, elle fera ce qu'elle pourra ; & ſi elle ne peut rien, nous nous attendrirons du moins enſemble : elle a connu l'infortune ; elle ſera ſenſible à la mienne... Je vais donc demander au portier ſon adreſſe de votre part.

DORTIGNI

Oui, car je ne la ſais pas exactement ; elle nous néglige à un point intolérable. Mais j'ai quelques affaires preſſantes en ce moment, vous voudrez bien...

VANGLENNE. *marche à reculons.*

Pardonnez à mes importunités. Je ſuis plongé dans le beſoin le plus extrême. ( *A*

*voix basse.* ) Si vous pouviez faire en ma faveur un dernier effort... Je souffre... (*Mad. Dortigni secoue la tête.*) Rien... Allons... Le vrai courage consiste à savoir souffrir avec résignation; je suis homme, & j'en conserverai la dignité. Je sais d'ailleurs que je n'ai pas le droit d'exiger de vous le moindre secours. (*A madame Dortigni.* ) Pardonnez, madame, si j'ai osé me présenter chez vous de cette maniere. On a toujours mauvaise grace, quand le cœur est dans la peine. Me convenoit-il de venir attrister les douceurs de votre vie !... (*A M. Dortigni.*) Je souhaite, monsieur, que vous ne connoissiez jamais combien il est douloureux de tomber tout-à-coup dans l'indigence : je vous ai décelé ma misere; mais si vous m'êtes secourable, du moins par vos recommandations, si vous ne me trompez pas dans la promesse que vous m'avez faite, vous n'aurez pas abusé du respect qu'on doit aux infortunés... Je me retire... (*M. Dortigni pousse, pour ainsi dire, Vanglenne hors de chez lui, tandis que Mulson entre; de sorte*

*que les deux perſonnages ſe rencontrent face à face.* )

## SCENE IV.

DORTIGNI, Madame DORTIGNI, MULSON.

( *Mulſon en habit galonné, canne à pomme d'or, en entrant regarde fixément Vanglenne, recule, regarde, recule encore.* )

MULSON, *à part.*

En croirai-je mes yeux ? Dourville à Paris ?

DORTIGNI, *à part.*

Mes recommandations ſeroient, ma foi, bien placées !... Je donnerai mes ordres pour qu'on lui ferme la porte. C'eſt bien pour la derniere fois que j'y ſerai pris.

MULSON, *regardant ſortir Vanglenne.*

C'eſt parbleu lui !

DORTIGNI

Vous venez me délivrer à propos... Que n'êtes-vous arrivé il y a une demi-heure !

MULSON, *à part.*

On le congédie froidement, on ne le reconduit ſeulement pas, on le ſalue à peine. Me ſerai-je trompé ?

DORTIGNI.

Eh bien, les effets à combien ?.. Je ſuis impatient...

MULSON.

Attendez. (*Allant à la porte.*) Mais c'eſt lui, il n'y a pas à en douter ; c'eſt lui-même ſous cet habit...

DORTIGNI.

Et les actions des fermes baiſſent-elles ?

MULSON.

Connoiſſez-vous cet homme qui ſort de chez vous ?

DORTIGNI.

Foiblement.

MULSON.

Oh ! je le vois bien.

DORTIGNI.

A combien ſur Hambourg ?

MULSON.

Cent quatre-vingt-cinq... Mais cela eſt incroyable...

DORTIGNI.

Mais que dites-vous, incroyable ? C'eſt le cours ordinaire...

MULSON.

Madame, je vous ſalue ; pardonnez, j'avois quelque choſe en tête.

DORTIGNI.

Et les actions des fermes ? Je vous l'ai déja demandé...

MULSON.

Elles baiſſent.

DORTIGNI.

Bon ! que ne diſiez-vous tout de ſuite, nous en acheterons ?

MULSON.

Dites-moi, vous ne ſaviez donc pas à qui vous parliez tout-à-l'heure ?

DORTIGNI.

Pardonnez-moi.

MULSON.

Et vous ne reconduisez pas respectueusement un tel personnage ?

DORTIGNI.

Vous voulez rire.

MULSON.

Non, parbleu, je ne ris pas.

DORTIGNI.

A combien sur Livourne ?

MULSON.

Quatre-vingt-dix-huit... Mais votre conduite envers ce particulier a droit de m'étonner... Je mettrois ma main au feu que vous ne le connoissez pas.

DORTIGNI.

Je vous dis que je le connois... A combien sur Amsterdam ?

MULSON.

Cinquante-quatre... Et vous le traitez ainsi... un des plus riches particuliers du royaume ?

DORTIGNI.

Vous avez des visions, mon cher Mulson. Avez-vous remarqué son habit ?

MULSON.

Oui, ſon habit m'a un peu ſurpris ; mais il eſt original dans ſa conduite, & cela n'empêche point que ſous cet habit ce ne ſoit le fameux Dourville de la Guadeloupe.

DORTIGNI, *riant.*

Ah, ah, ah ! comme vous vous méprenez, mon cher ! Cet homme ſe nomme Vanglenne & ſa fortune eſt des plus minces.

MULSON.

Vanglenne ou Dourville ; le nom n'importe, je connois l'individu, & cet individu eſt riche & opulent.

DORTIGNI.

Et moi je vous dis que cet homme eſt dans l'indigence la plus extrême ; qu'il en a le maintien, l'accent, le geſte & le langage...

MULSON.

Je ſoutiens, moi, le contraire.

DORTIGNI.

C'eſt un gueux, vous dis-je...

MULSON, *vivement.*

Souhaitez d'être gueux comme lui... Je connois son visage comme je connois le mien... Il a été marié deux fois ; il est veuf depuis dix-huit mois, n'a point d'enfans, & jouit d'une fortune immense.

Madame DORTIGNI, *se levant.*

Prenez garde à ce que vous dites, monsieur Mulson ; prenez garde... Une fortune immense & point d'enfans !

MULSON.

Oui, madame, point d'enfans, & d'une fortune immense. Je l'ai vu il y a trois ans pendant quatre mois à la Guadeloupe, & je vous réponds qu'il m'a reconnu. Mais il a baissé les yeux, je ne sais pourquoi, comme pour ne pas me reconnoître.

Madame DORTIGNI.

Oh ! nous y sommes. Vous ne savez pas pourquoi... Eh bien, je vais vous le dire ; c'est que cet homme riche de vos libéralités venoit à la lettre de nous demander l'aumône.

MULSON.

Il a pu vous demander l'aumôme pour ſe divertir. Mais il eſt plus riche à lui ſeul, que vous & tous vos voiſins.

DORTIGNI.

Il a fait naufrage ſur les côtes d'Eſpagne, montant le vaiſſeau la Licorne. Je me rappelle effectivement avoir vu dans la gazette, en prenant mon café...

MULSON.

Quand il auroit eſſuyé ce naufrage, il lui en reſteroit encore aſſez pour être ſix fois plus riche que vous ne l'êtes.

DORTIGNI.

Faut-il vous diſſuader entiérement? car cela m'impatiente à la fin. Apprenez que cet homme eſt un mien couſin, que Dieu confonde, & qui me tombe ſur les bras, arrivant en effet de l'Amérique, après vingt ans d'abſence.

MULSON.

C'eſt votre couſin?

DORTIGNI.

Oui.

MULSON.

Eh bien, il venoit pour vous éprouver.

Madame DORTIGNI.

Nous éprouver ?

MULSON.

C'eſt dans ſon caractere... Dans ſa vie il a fait vingt tours de cette eſpece, & tous plus plaiſans les uns que les autres

Madame DORTIGNI.

Je ſens un trouble, une inquiétude... O combien vous m'effrayez, monſieur Mulſon!

MULSON.

Je vous aſſure, madame, ſur mon honneur, que votre couſin eſt le négociant de la Guadeloupe qui jouit du plus grand crédit. J'ai fait perſonnellement quelques affaires avec lui, il y a trois ans. Je n'avois pas encore l'honneur de vous connoître... J'ai négocié de ſon papier... Papier doré, ma foi... Il a une marque au-deſſous de l'œil, un petit ſigne ſur la joue droite, la main potelée & bien faite.

Madame DORTIGNI.

Seroit-il possible ? Ah ! je frissonne... Vous l'avez vu à la Guadeloupe ! il y avoit donc changé de nom ?

MULSON.

Il s'y nommoit Dourville... Mais que fait le nom, quand la personne est la même ?

DORTIGNI.

Je le croyois mort depuis vingt ans... Et revenir mendier !...

MULSON.

Il est d'un caractere enjoué, prompt; vif, aimant à imaginer des singularités, à causer des surprises.

Madame DORTIGNI.

O ciel ! est-il possible ?

MULSON.

De plus, libéral, même magnifique.

DORTIGNI.

Libéral, magnifique ! Vous entendez, madame ?

MULSON.

S'il vous a joué le tour plaisant de venir

vous emprunter de l'argent ſous un habit uſé, vous lui en aurez donné, & cela ſe ſera terminé de part & d'autre par de grands éclats de rire ?

DORTIGNI.

Mais... jé l'ai reçu un peu froidement.

MULSON.

J'en ſuis fâché : il eſt ſenſible aux bons comme aux mauvais procédés.

Madame DORTIGNI.

Mon mari avoit des affaires en tête.

MULSON.

C'eſt un homme excellent pour ceux qu'il aime ; mais auſſi pour ceux qu'il n'aime pas...

Madame DORTIGNI, *à part.*

Chaque mot me déchire l'ame.

DORTIGNI, *bas.*

Je ſuis dans une agitation extraordinaire. J'ai des regrets..... ( *Haut.* ) Monſieur Mulſon, il faut ne vous rien déguiſer, nous ne lui avons pas fait l'accueil qu'il méritoit ſans doute....

MULSON.

Mais à votre âge est-ce qu'on ne devine pas un homme opulent, fût-il couvert de haillons ? Mais quelque chose parle... Il est bien étonnant. . .

Madame DORTIGNI.

Nous n'avons pas fait grande attention à sa personne . . .

MULSON.

Mais c'est fort mal, madame, fort mal... Combien vous demandoit-il à emprunter ?... Cinq cents louis ? . . .

DORTIGNI.

Il ne s'agit pas de cela.

MULSON.

Pardonnez-moi . . . L'auriez-vous refusé ? Que diable ! refuser au fameux Dourville douze mille francs, cela ne se conçoit pas.

DORTIGNI.

Au nom de l'amitié, puisque vous le connoissez, tâchez de raccommoder tout cela.

Madame DORTIGNI.

Nous avons besoin de votre médiation en ce

ce moment, mon cher monſieur Mulſon. Les gens du Nouveau-Monde croient être accueillis ici, comme ils accueillent là bas. Celà eſt bien différent, comme vous ſavez.

MULSON.

Mais que voulez-vous que je lui diſe ?

Madame DORTIGNI.

Que mon mari, en le recevant, avoit mille choſes en tête, qui l'obſédoient; que vous connoiſſez ſon cœur & ſon amitié pour ſes parens; que vous en répondez; que moi, de mon côté, j'étois de mauvaiſe humeur; que j'avois grondé mes gens; que nous l'eſtimons; que nous le chériſſons; que nous lui rendrons viſite dès demain, & qu'il nous verra tout autres.

MULSON.

Vous me chargez là d'une aſſez ſinguliere commiſſion. Mais s'il ne vous en veut pas, ma médiation devient ſuperflue.

Madame DORTIGNI.

Il pourroit conſerver quelque reſſentiment de notre inattention.

MULSON.

S'il n'y a eu que de l'inattention, il eſt bon, franc, humain, ſans petiteſſe, d'un caractere vif, mais excellent... Il ſera le premier à en plaiſanter.

Madame DORTIGNI.

De grace, hâtez-vous de nous réconcilier avec lui... Si vous ſaviez combien cela eſt important!

MULSON.

D'abord je le verrai pour affaires, puiſqu'il eſt à Paris. S'il veut placer ſix cents mille francs avec avantage, je ſuis ſon homme. Il y a trente pour cent à gagner.... C'eſt une opération sûre; & s'il étoit en colere, je ferai tout pour l'appaiſer. (*A M. Dortigni.*) Et notre revirement de partie, Monſieur?

DORTIGNI.

Nous en parlerons une autre fois, s'il vous plaît.

MULSON.

Mais il faudroit vous décider... Je reviendrai ce ſoir.. Adieu, madame, je verrai Dourville. Je ſuis bien votre très-humble ſerviteur.

## SCENE V.

M. DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

DORTIGNI.

EH bien, madame, voilà l'effet de vos impertinences.... Vous ne risquez pas moins que de me faire perdre mon héritage. Vous l'avez entendu, il est veuf & sans enfans.

Madame DORTIGNI.

Taisez-vous, homme dur, insensible; vous n'avez jamais su donner à propos. Etoit-il mon parent, cette homme-là ? Le connoissois-je ? Etois-je au fait de son caractere que vous deviez connoître ? Je ne m'y serois pas trompée comme vous... Vous voilà puni de votre sottise, & cent fois plus que moi.

DORTIGNI.

N'allois-je pas lui donner quelqu'argent, lorsque vous m'avez retenu la main?

Madame DORTIGNI.

Je t'ai fait plaisir alors... avoue-le... Il

étoit bien tems, après l'indignité de toutes tes paroles !

DORTIGNI.

Si j'ai agi ainsi, Madame, c'étoit pour me conformer à votre façon dure, avide, qui craint de hasarder une obole. Je rougis quelquefois & me fais violence; mais vous, en refusant avec inhumanité, vous n'avez rien à combattre.

Madame DORTIGNI.

Lâche, que dis-tu? Tu ne sais pas même refuser avec courage: tu étois timide & honteux en sa présence; tu tremblois devant un homme qui, d'après les dehors, sembloit n'avoir pas un denier. Tu n'as pas eu la présence d'esprit de le congédier en forme.

DORTIGNI.

Ce sont vos hauteurs méprisantes qui l'auront sur-tout aigri. Je lui parlois poliment moi... Je gage qu'il ne m'en veut pas autant qu'à vous; & comme c'est votre dureté qui m'a fait manquer aujourd'hui la plus belle occasion de m'enrichir, (*avec*

*force.*) vous me répondrez, madame, de ce que j'aurai perdu.

Madame D'ORTIGNI.

Comment, je répondrai de tes propres sottises?

DORTIGNI.

S'il faut qu'il me déshérite, je me venge sur vous, je prends sur votre dot, je vous réduis à l'économie la plus stricte.

Madame DORTIGNI.

Comme l'avarice te domine!

DORTIGNI.

Comme l'argent est ton éternel bourreau!... Pour épargner un misérable écu, voir porter à d'autres une succession immense!

Madame DORTIGNI.

Va, le plus sot des hommes & le plus mal-adroit, va réparer ton insigne bévue... Va te jetter à ses pieds, lui baiser humblement la main; va lui demander pardon: tu n'en auras pas encore la force.

DORTIGNI.

C'eſt à vous, madame, d'y aller, & de ce pas, ou je me ſépare de vous. Une femme a toujours de l'empire ſur un homme : allez le fléchir. Je ne veux point de conſolation : ramenez-le, diſpoſez-le à me coucher ſur ſon teſtament, ou dans ma fureur je me ſens capable de tout.

Madame DORTIGNI.

Je ſais ce que j'ai à faire, Je ne prendrai point conſeil de toi ; je ne connois pas d'homme plus mal affermi dans ſes principes. Tu ne ſais ni parler ni agir ; & hors de l'agiotage obſcur où tu excelles, tu es *un* être abſolument nul.

DORTIGNI.

Soit, je ne veux pas d'autre ſcience ; mais je ne perdrai pas mon héritage par votre faute.... je vous le répete.

Madame DORTIGNI.

C'eſt moi qui t'ai conduit à la fortune, tu le ſais... Je ne devrois pas faire un ſeul pas dans cette affaire ; mais je veux bien

m'expoſer pour toi, & te prouver que, ſans mon génie, tu ſerois ſans rang, ſans crédit, ſans exiſtence... Va, & laiſſe-moi...

## SCENE VI.

Madame DORTIGNI, *ſeule.*

COMMENT réparer?... Il faut du front, de la préſence d'eſprit, de là ſoupleſſe... Trouvons un plan qui puiſſe raccommoder les choſes... Cela n'eſt pas impoſſible... Dieu! ſi j'avois pu ſoupçonner l'opulence de cet homme! aſſis à ma table, logé dans mon hôtel, choyé, fêté, careſſé... je le tiendrois préſentement dans mes filets. Oui, prévenance, affection, douceur, tendreſſe, rien ne m'auroit coûté.... Que n'ai-je pu deviner!... Quand je ſonge que tout cela dépendoit d'un ſoupçon, d'un trait de lumiere! Où étoit alors ma pénétration?.... Ah! fortune, tu as pris plaiſir à m'aveugler ce matin: mais je reviens ſur le coup; & comme tu favoriſes l'audace, je ne prétends pas que tu m'échappes.

# ACTE II.

*(La scene se passe chez madame Milville.)*

## SCÈNE I.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

*(Madame Milville est devant un métier de broderie, occupée à travailler.)*

BRIGITTE *entre avec un carton sous le bras, qu'elle pose sur une table.*

MA chere maîtresse, voici le produit de nos petits travaux. J'ai rencontré un marchand qui a trouvé votre ouvrage d'une délicatesse exquise, surprenante, & qui m'a promis de le bien payer chaque fois que je lui en apporterois.... Tenez, serrez cela. (*Elle remet de l'argent à sa maîtresse.*)

Madame MILVILLE.

Il n'y a point de honte, ma chere Brigitte,

à travailler pour jeter un peu plus d'aiſance dans ſa maiſon, ſur-tout lorſqu'on eſt mere de famille.... Mais tu me feras plaiſir de te charger toujours du ſoin de la vente.... C'eſt un égard que je dois à la mémoire d'un époux qui ne croyoit pas, hélas! me laiſſer dans une pareille ſituation.

BRIGITTE.

Toutes les fois que je rencontre votre frere traîné dans un ſuperbe équipage, & que je ſonge qu'il vous abandonne ici ſans vous offrir le plus léger ſecours, je ſuis prête à crier dans la rue à tous les paſſans: voyez cet homme ſi brillant; eh bien, il aime mieux nourrir des chevaux dans ſon écurie, que de ſoulager ſa ſœur & ſes nieces en bas âge.

Madame MILVILLE.

Non, ma bonne amie, non, point d'excès; conſervons le calme que l'infortune ne ſauroit ôter aux ames élevées. Mon frere n'eſt point né dur; mais il dépend d'une femme avide & hautaine, qui a corrompu

toutes ſes bonnes qualités. Je ne deſirois que leur amitié.

BRIGITTE.

Qu'ont-ils donc à vous reprocher?

Madame MILVILLE.

De n'être point riche, & tout leur déplaît en moi... Ils m'ont rebutée vingt fois. Je crois préſentement ne devoir m'offrir à leurs yeux que quand ils auront conçu des ſentimens plus fraternels.

BRIGITTE.

Votre belle-ſœur vous traite avec un mépris qui me met contre elle la haine dans le cœur...

Madame MILVILLE.

Point de haine, ma chere Brigitte. C'eſt un ſentiment trop pénible à l'ame qui le nourrit.

BRIGITTE.

Quoi, pendant votre maladie, aux portes de la mort, n'envoyer ſavoir qu'une ſeule fois de vos nouvelles, pour apprendre ſans doute que vous n'étiez plus!... Ne pas

vous rendre une ſeule viſite!.. Une inimitié ouverte, une guerre déclarée ſeroit préférable à cette cruelle indifférence.

Madame MILVILLE.

Le riche, malgré les nœuds étroits du ſang, rompt ordinairement tout lien avec le pauvre... Il l'éloigne & par inſtinct & par réflexion. Cela ſe voit par tout. Je me trouve dans l'ame une certaine dignité qui me rend inſenſible, ou plutôt ſupérieure à l'inſulte.

BRIGITTE.

Vous êtes bien heureuſe d'avoir cette philoſophie; je vous en félicite; mais je me ſentirois portée, moi, à une certaine violence, à rendre publique leur indignité, à la leur faire ſentir....

Madame MILVILLE.

Il ne faut jamais rendre outrage pour outrage; ce ſeroit le moyen d'éterniſer les inimitiés. La douceur & la patience viennent à bout quelquefois de déſarmer la dureté & l'orgueil. D'ailleurs, l'intérêt de mes enfans,

cet intérêt ſi cher, m'oblige à dévorer l'affront qu'on fait à leur mere. Mon frere peut revenir à la voix de la nature, qui a toujours ſes droits, & touché de ma modération, reconnoître d'autant plus ſes torts.

BRIGITTE.

Le ciel, dit-on, humilie tôt ou tard les orgueilleux... Ah! je mourrois contente, ma chere maîtreſſe, ſi je pouvois voir un tel exemple s'accomplir ſous mes yeux.

Madame MILVILLE.

Ma chere Brigitte, point de vœux contraires au repos d'autrui. Tout eſt ordonné ici-bas par la main d'en haut. J'ai trouvé en vous une fille au-deſſus de ſon état, par le cœur noble & le caractere heureux. Avec la fermeté l'on ſurmonte le malheur. Confions-nous en la Providence, & gardons-nous de nourrir le triſte ſentiment de la haine. Que nous importe l'arrogance des riches? Détournons les yeux, ne les appercevons pas. Cela eſt ſi aiſé! Je n'exiſte que pour élever ma famille dans les principes de

la vertu, & mes enfans ſont les ſeuls liens qui déſormais m'attachent à la vie.

BRIGITTE.

Vous avez refuſé de vous marier à cauſe d'eux. C'étoit néanmoins de bons partis... Avez-vous fait ſagement?

Madame MILVILLE.

Oui, à ce que je m'imagine; un ſecond mariage leur auroit donné un maître, ſans leur aſſurer un protecteur. Le ſouvenir d'un époux toujours préſent à ma tendreſſe, me les rend chaque jour plus chers. Non, je n'ai jamais reçu leurs baiſers, que les larmes du cœur n'aient arroſé leurs joues.

BRIGITTE.

Combien je les aime! Ils annoncent une ame ſemblable à la vôtre... Il leur échappe mille traits naïfs qui relevent la bonté de leur caractere.

Madame MILVILLE.

Puiſque tu m'aides, ma chere Brigitte, dans l'ouvrage important de leur éducation, ne me cache aucun de leurs défauts, afin que

je puisse les étouffer dans leur naissance. Accoutume-les sur-tout au travail, & même à certaines privations ; car ils ne sont pas nés pour l'indépendance & l'oisiveté. L'amour maternel est tendre & courageux ; mais il ne peut créer l'aisance où elle n'est pas : je ne suis ni timide ni trop confiante. C'est dans l'adversité que l'on voit le monde sous son vrai jour, & je connois par expérience les revers de la vie.

BRIGITTE.

J'ai toujours dans l'idée, ma chere maîtresse, que le ciel récompensera un jour vos vertus.

Madame MILVILLE.

Mais je ne suis pas malheureuse ; ma chere Brigitte ; je parois, il est vrai, un peu mélancolique.

BRIGITTE.

Oui, vous soupirez souvent, & je n'ose alors vous demander la cause de vos soupirs.

Madame MILVILLE.

Je m'attendris sur mes enfans ; je songe

au tems où leurs besoins augmenteront avec l'âge : mais me reposant bientôt sur la Providence & sur la base de l'économie, je ne m'alarme pas plus qu'il ne faut.. . Crois-moi, la paix est au fond de mon ame.

BRIGITTE, *avec sentiment.*

Bien vrai!.. C'est que vous n'étiez point accoutumée, comme moi, à une vie si frugale...

Madame MILVILLE.

Je te l'assure; il est une tristesse douce & pénétrante, qui remplit mon ame à l'instant même que mes yeux se mouillent de larmes. Je contemple mes enfans en ce moment. Sais-tu quelle est la joie d'une mere dans le délicieux spectacle des premiers sourires qui se forment sur leurs levres, dans l'aspect gracieux de leurs premiers mouvemens, lorsqu'ils étendent vers moi leurs petits bras, & qu'ils veulent embrasser celle dont leur bouche a sucé le lait? Tel est le premier gage de reconnoissance que nous en recevons, & il nous pénetre de délices pures.

C'eſt alors que nous preſſons avec tranſport l'enfant chéri contre notre ſein, & que ce moment de joie qu'il éprouve, paſſe au centuple dans notre cœur, profondément agité & rempli d'émotions douces, nouvelles & inconnues.

BRIGITTE.

Ah! vous êtes la meilleure des maîtreſſes, & la plus excellente des meres. (*On frappe à la porte.*)

Madame MILVILLE.

On frappe, Brigitte.... Allez voir.... (*Brigitte ſort.*)

BRIGITTE, *rentrant.*

Madame, c'eſt un homme qui n'eſt plus jeune, & qui demande à vous parler.

Madame MILVILLE.

Je ne ſais qui ce peut être.... Vous ſavez que je ne reçois aucun homme chez moi... Qu'en penſez-vous?...

BRIGITTE.

Il a l'air d'un bien honnête homme....

Madame

Madame Milville.

Eh bien donc, qu'il entre.

## SCENE II.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, BRIGITTE.

( *Quand Vanglenne se présente, madame Milville se leve & reste debout, ne pensant pas qu'il dût s'asseoir.* )

Vanglenne.

Mon abord vous étonne, madame; mais quand je me ferai nommé, vous ferez moins surprise de la visite que je prends la liberté de vous faire... J'aurois quelque chose à vous communiquer en particulier.

Madame Milville, *étonnée.*

A moi, monsieur?

Vanglenne.

Oui, madame. Daignez m'accorder cet

entretien, je vous en ſupplie... (*Il cherche de l'œil une chaiſe.*)

Madame MILVILLE.

Aſſeyez-vous, monſieur. (*Elle fait ſigne à Brigitte de ſe retirer. On entend les enfans qui jouent dans la chambre prochaine.*) Brigitte, faites taire les enfans; qu'ils faſſent moins de bruit.

VANGLENNE, *aſſis.*

Je vois, madame, que vous ne me reconnoiſſez pas.

Madame MILVILLE.

Je ne crois pas vous avoir jamais vu, monſieur...

VANGLENNE.

Vous m'avez vu, madame; mais vous étiez bien jeune alors. Vous n'aviez que dix ans, & ce n'eſt pas à cet âge que l'on retient des traits qui doivent changer avec le tems, ſur-tout quand le malheur les a beaucoup altérés.. Ne vous ſouvenez-vous plus d'avoir eu un couſin nommé Vanglenne, qui paſſa en Amérique il y a environ vingt ans?

Madame MILVILLE, *vivement.*

Oui, monſieur, je m'en ſouviens très-bien. Mais ce parent... depuis on nous l'avoit dit mort.

VANGLENNE.

On s'étoit arrangé pour cela dans la famille, avant que vous euſſiez l'âge de raiſon... Vous voyez ce couſin, cet infortuné.... Il eſt devant vos yeux.

Madame MILVILLE.

Vous, monſieur...... vous ſeriez...

VANGLENNE.

Je ſuis, après votre frere, votre plus proche parent. Votre pere, dont je conſerve un ſi tendre, un ſi reſpectueux ſouvenir, étoit le frere unique de ma mere.

Madame MILVILLE.

Ah ! monſieur, ma joie égale ma ſurpriſe... Oui, vous fûtes toujours cher à mon pere, & il connoiſſoit bien les hommes... Je remercie le ciel de vous avoir amené ici. Mais quel événement vous a fait quitter le ſéjour de l'Amérique, que vous

aviez choisi de préférence & habité si long-tems ? Venez-vous vous fixer à Paris ? Pardonnez à l'intérêt que vous m'inspirez, la question que je vous fais.

VANGLENNE.

Je vous dois, madame, un tableau fidele de ma vie passée, puisque, je ne vous le déguise pas, je viens solliciter votre pitié.

Madame MILVILLE.

Ma pitié, monsieur ! ce qu'on fait pour ses parens est un devoir.

VANGLENNE.

Vous l'avez déjà appris, madame ; j'eus une jeunesse fougueuse & même inconsidérée, j'en fais l'aveu devant vous. Orphelin dans l'enfance, & sous la tutele de votre pere, il me prodigua des conseils que j'écoutai mal, & dont je profitai peu. Que ne les ai-je entendus & suivis ! Voulant enfin réparer mes folies par un travail sérieux, je m'embarquai pour l'Amérique. D'abord simple commis dans une habitation, votre très-honoré pere répondit à toutes mes let-

tres avec bonté. Il mourut ! quel pere ! quel ami ! quelle perte pour moi ! Je ſuivis le commerce pendant pluſieurs années, & l'on parut m'oublier en Europe.

Madame MILVILLE.

Vous n'écrivîtes donc point à mon frere ?

VANGLENNE.

Pardonnez-moi ; mais huit à dix lettres au moins demeurerent ſans réponſe. Je penſai que c'étoit le ſouvenir de mes fautes paſſées, qui liguoit contre moi ma parenté ; & les croyant ſuffiſamment expiées par le malheur & l'expatriation, je paſſai à une autre extrêmité. Je ceſſai de mon côté d'écrire; on ſema comme on voulut le bruit de ma mort, on me peignit ſous les couleurs les plus étranges. Je me rendis utile au commerçant dont je dirigeois l'habitation, & il m'accorda en peu de tems toute ſa confiance. Il avoit une fille à laquelle je ne déplus point; je l'obtins en mariage. Le pere enchanté de cette union, & qui n'avoit point d'enfans mâles, ne m'impoſa d'autres conditions que

de quitter mon nom pour porter le ſien. Je promis & je tins parole. Mon triſte nom avoit été l'objet du mépris & du dédain, & le négoce ſe continua ſous un nom connu & accrédité... La mort m'enleva mon beau-pere & mon épouſe preſque dans la même année. Je reſtai quelque tems veuf, & je me remariai à une femme qui me fit connoître l'amour & m'inſpira la tendreſſe la plus vraie. Au bout de quatorze ans d'une union heureuſe, plaignez-moi, je la perdis... C'eſt-là une bleſſure profonde, & que le tems ne guérit point.

Madame MILVILLE.

O mon couſin, ce ſont-là les coups qui déchirent & accablent !

VANGLENNE.

Le chagrin que j'en reſſentis me rendit la vie inſupportable. Le ciel de l'Amérique n'eut plus d'attraits pour moi. Je me voyois ſeul à quarante-ſept ans, ſeul, après avoir aimé ; & tous les objets qui m'entouroient, me rappelloient une perte irréparable... L'amour

de la patrie parla à mon cœur, je résolus de repasser en France.... Hélas, madame, les côtes d'Espagne furent témoins de mon naufrage !

Madame MILVILLE.

Vous perdîtes tout, mon cher cousin ?

VANGLENNE.

Tout, ma chere cousine, & sans ressource. Forcé de faire à pied le voyage, vous jugez... La plaie est encore fraîche ; mais j'ai appris de votre généreux pere, que la fermeté & la constance doivent être les premieres vertus d'un homme qui veut surmonter le malheur... Oui, je saurai le supporter.

Madame MILVILLE.

Que votre récit m'a pénétrée !.... Vous avez tout perdu ?

VANGLENNE.

Je vous afflige ; mais j'ai cru ne devoir pas passer sous silence les revers dont la fortune m'a accablé. J'ai joui quelque tems de ses faveurs passageres. Hélas ! c'est un songe que je voudrois pouvoir effacer de ma mémoire.

ſuis réduit maintenant à ſolliciter la protection de ceux qui me voudront quelque bien ; car perſonne au monde n'eſt dans le cas, madame, d'en avoir plus beſoin que moi.

Madame Milville.

Ecoutez, mon cher couſin : j'ai eſſuyé auſſi des revers & je ſuis pauvre ; mais je ne le ſuis pas tellement que je ne puiſſe partager quelque choſe avec un parent plus infortuné que moi.

Vanglenne.

Ah, madame !

Madame Milville.

Si vous voulez vous contenter d'un repas frugal, tel que je le prends avec ma petite famille & cette compagne, ou plutôt cette amie que vous avez vue, vous ſerez toujours ici le bien venu, juſqu'à ce que vous trouviez mieux.

Vanglenne.

Que vous êtes compatiſſante !

Madame Milville.

Je vois très-peu de monde, je ne ſors

presque jamais ; mais j'irai, je ferai tous mes efforts pour vous servir. Je parlerai en votre faveur à quelques personnes de connoissance, capables de vous rendre service & de vous procurer de l'emploi... Quoique timide, je me sens décidée, & même hardie, quand j'intercede pour autrui.

VANGLENNE.

Vous me rendez l'espérance & la vie, ma chere cousine.

Madame MILVILLE.

Mais vous êtes venu me chercher dans un quartier assez éloigné... Voudriez-vous accepter mon déjeûner !

VANGLENNE, *vivement.*

Volontiers, madame ; car j'ai beaucoup couru, & je suis à jeûn.

Madame MILVILLE, *élevant la voix.*

Vous êtes à jeûn ! Brigitte, apportez le café.

BRIGITTE, *paroissant.*

Il est tout prêt, madame.

Madame MILVILLE.

Versez. (*Brigitte apporte deux tasses, des*

*petits pains & du café. Vanglenne mange & boit avidement.* )

Madame Milville.

Mon cher coufin, je mettrai ce jour au rang des plus intéreffans de ma vie.

Vanglenne.

Vous êtes bien généreufe. Je fuis cependant un homme qui vient vous être à charge, & dont, je ne le diffimule pas, vons auriez pu vous paffer.

Madame Milville.

J'aurai auffi tout le plaifir ; car vous, vous ne ferez que l'obligé.

Vanglenne.

Vous joignez la grace à la générofité.... Mais vous, qui vous intéreffez tant à mon fort, me feroit-il défendu de favoir quel fut le vôtre ? Car fi j'abufois... ( *A un gefte de madame Milville il n'acheve pas.* ) Que d'orages affiegent la vie de l'homme dans un auffi court efpace !

Madame Milville.

Une vie pénible & orageufe, voilà la

deſtinée ordinaire des humains... On compte ici-bas les heureux... Je bravois les revers ; mais j'ai éprouvé le coup que je redoutois le plus. La mort m'a enlevé un époux que j'adorois. Vous avez ſenti par vous-même combien cette ſéparation eſt cruelle. La fortune qui commençoit à me ſourire, s'eſt enſevelie avec lui. Ce n'eſt pas cette derniere perte qui m'a coûté des larmes ; il ne m'eſt reſté pour toute conſolation, que deux enfans en bas âge...

VANGLENNE, *avec intérêt.*

Deux petites filles ?

Madame MILVILLE.

Oui, couſin.

VANGLENNE.

Je les ai entrevues en entrant.....

Madame MILVILLE.

Je fus aſſez courageuſe pour voir mon état ſans m'effrayer, pour oſer pénétrer l'avenir qui m'attendoit. Je recueillis les débris de ma mince fortune, & réſolus de renoncer au monde qui n'accueille que les riches....

J'ai vécu entiérement rerirée, cherchant dans l'économie la richeſſe qui me manquoit; & comme c'eſt à Paris ſur-tout que l'on cache ſon peu d'aiſance & que l'on vit ſans attacher le regard curieux & inſultant de ceux qui vous environnent, je crus devoir y vivre de préférence. J'oubliai facilement dans la retraite ces plaiſirs qui étourdiſſent plus qu'ils ne flattent. Je mis mon opulence dans la diminution des beſoins inutiles & dans le contentement que la raiſon peut créer. Les vrais beſoins ſont bornés, & l'on peut trouver dans le degré de ſenſibilité dont le cœur eſt ſuſceptible, la compenſation des voluptés dont s'enorgueilliſſent tant les riches. Ainſi la fortune m'a appris le ſecret que j'aurois ignoré toute ma vie ſans ſes rigueurs utiles.

VANGLENNE.

Que j'aime à vous entendre !... Vous avez reçu de votre pere cette philoſophie de l'ame, ſi ſupérieure à celle des mots & ſi néceſſaire dans la carriere de la vie, c'eſt-à-dire, du

malheur... Près de vous j'oublie mes infortunes, & je me ſens un nouveau courage.

Madame MILVILLE.

Mais puis-je demander, cher couſin, de quelle maniere vous avez découvert ma demeure ? Je la croyois à-peu-près ignorée de tout le monde.

VANGLENNE.

C'eſt chez M. votre frere, madame, qu'on me l'a donnée.

Madame MILVILLE, *vivement.*

Chez mon frere ? Quoi, vous l'avez vu ?

VANGLENNE.

Oui, madame....

Madame MILVILLE.

Eh bien ?

VANGLENNE.

J'ai été introduit dans ſon hôtel ; j'ai eu l'honneur de le ſaluer dans ſon appartement, je lui ai fait à-peu-près le récit que vous avez eu la bonté d'écouter.

Madame MILVILLE.

Qu'a-t-il répondu ? .... Qu'a-t-il fait ? .... ( *Un ſilence.* ) Ciel, mon frere !

VANGLENNE.

Votre frere, madame, paroît occupé de grandes & importantes affaires. Il s'eſt avancé dans les poſtes lucratifs de la finance; c'eſt une occupation profonde, & qui l'abſorbe tout entier... Il a été un peu diſtrait... Votre belle-ſœur eſt une dame opulente, qui paroît jouir de ſon état... Ils ſont plus qu'aiſés, je penſe?

Madame MILVILLE.

Oh! certainement.

VANGLENNE.

A Paris cependant, les apparences ſont quelquefois trompeuſes. Il ſe pourroit qu'il fût gêné, avec l'éclat de l'opulence... Je me ſuis haſardé à leur demander de vos nouvelles.

Madame MILVILLE.

Qu'ont-ils dit?

VANGLENNE.

Que vous étiez peu fortunée, & abſolument hors d'état de m'être utile à quelque choſe..... Les malheureux eſperent toujours.... Je n'ai pas perdu la confiance; & ,

graces au ciel, je n'ai pas lieu de m'en repentir.

Madame MILVILLE.

Quoi ! mon frere n'a rien fait pour vous ? Eſt-il poſſible ? Rien ?

VANGLENNE.

Non, madame...... Je n'en murmure point... Chacun, après tout, eſt propriétaire de ſon bien, & maître de ce qu'il poſſede.

Madame MILVILLE.

Pas toujours, mon cher couſin, pas toujours. Il y a des dettes ſacrées ; je ſuis bien ſûre que vous m'entendez, & qu'à ſa place...

VANGLENNE.

J'aurois pu à ſa place .... Mais il ne me devoit rien... J'ai cherché néanmoins à ménager ſa délicateſſe, en ne m'introduiſant pas ſous mon vrai nom, dans la crainte de le bleſſer, à raiſon de mon vêtement..... Je ne rougis pas de le dire devant vous.... je n'ai que celui-là.... Vous voyez que je n'ai pu m'offrir autrement. S'il m'avoit pré-

ſenté quelque ſecours, je l'euſſe accepté.

Madame Milville, *à voix baſſe.*

Ah, mon frere, mon frere!

Vanglenne.

Cette faveur du ciel, je vous le confeſſe, ſeroit venue fort à propos; car le pavé de Paris eſt brûlant, ſur-tout pour un étranger qui débarque... Depuis dix jours j'ai beaucoup dépenſé, & me vois actuellement dans le plus grand embarras. Heureuſement les perſonnes chez qui je loge ſont d'honnêtes gens & qui m'ont promis d'attendre.

Madame Milville, *tirant ſa bourſe avec grace & nobleſſe.*

Cher parent, l'or n'abonde pas ici comme chez mon frere; mais, en attendant mieux, acceptez, je vous prie, ce double louis... C'eſt une dette que je paie avec joie à la parenté, à l'amitié. Prenez, vous dis-je; il eſt offert de bon cœur.

Vanglenne.

Généreuſe parente, vous n'êtes guere plus fortunée que moi. Vous me donnez votre table,

table, je l'accepte avec reconnoiſſance, c'eſt aſſez... Un autre, dans un état plus aiſé, pourra m'avancer...

Madame MILVILLE, *inſiſtant.*

Prenez, cher couſin.

VANGLENNE.

Vous vous privez, en ma faveur, de ce qui vous ſeroit abſolument néceſſaire. (*Elle lui met le double louis dans la main.*) Je ne ſais ſi je dois accepter...

Madame MILVILLE.

Gardez, gardez, vous dis-je. (*En eſſuyant une larme.*) Je ſuis trop heureuſe de pouvoir en diſpoſer ainſi.

VANGLENNE.

Vous pleurez de compaſſion, chere couſine!... Et moi... ah! ah! ah! (*Il ſoupire, il pleure, il s'écrie, baiſant le louis d'or:*) Cette piece m'eſt précieuſe!.. Je la garderai toue ma vie.

Madame MILVILLE, *à part.*

Toute ſa vie! Que dit-il?

VANGLENNE, *sanglotant.*

Oui... toute ma vie ; mais, mais, mais... (*Baisant la main de Mad. Milville.*) Pardonnez, chere cousine... je ne puis plus soutenir l'émotion .... (*se levant.*) Pardonnez-moi...

Madame MILVILLE, *interdite.*

Pourquoi ces trop vives démonstrations pour un bienfait si léger ?

VANGLENNE, *avec le cri de l'ame.*

Léger ! Ah ! pardonnez-moi d'avoir mis à l'épreuve un cœur tel que le vôtre.

Madame MILVILLE.

Je ne vous comprends pas...

VANGLENNE.

Vous êtes bien la fille de votre pere.... Cette bonté noble & compatissante... allez... vous avez semé dans mon cœur un bienfait qui doit y vivre éternellement, y fructifier.... J'ai reçu votre don... (*Il tire un porte-feuille.*) Recevez le mien... Je l'exige... Voici pour vous & pour vos enfans. Je ne suis point un indigent ; je suis un million-

naire, mais je n'ai point endurci mon cœur... Non, il ne l'eſt pas ; je pleure de joie & de tendreſſe, en ſongeant à l'avenir qui s'ouvre pour nous.

Madame MILVILLE.

Je demeure interdite, étonnée.

VANGLENNE.

Soyez, ſoyez mon héritiere.

Madame MILVILLE.

Moi ?

VANGLENNE.

Eh ! quelle autre rempliroit mes vues ? La Providence m'a comblé de biens ; j'ai cru devoir en faire un digne uſage : mais je n'ai point voulu être trompé en obligeant des parens inſenſibles ou ingrats ; mon cœur a voulu en trouver un autre...... L'eſpoir de la fortune ne rend que trop ſouvent le viſage de l'homme hypocrite, en lui prêtant les dehors de la bienfaiſance. J'ai voulu lire à nu la penſée, & j'ai conçu en Amérique l'idée que j'exécute aujourd'hui,

Elle consistoit à venir aux yeux des miens sous cet habit modeste, & dans la véritable posture d'un indigent; à sonder en cet état les caracteres. Le naturel percera, me disois-je, dans cette premiere apparition inattendue, & je ne ferai part de ma fortune qu'à celui qui s'en montrera le plus digne par la noblesse & la sensibilité; car je n'estime pour vrais parens, que ceux dont l'ame fait compatir aux maux des infortunés. J'étois bien résolu à répudier les autres, en les abandonnant à leur froid égoïsme. Il n'y a de réel dans tout ceci, chere cousine, que mon naufrage, & je n'y ai pas perdu la cinquantieme partie de mes richesses... Je l'ai donc trouvé ce cœur généreux & sensible que je cherchois! Je fais avec lui le partage des biens que le ciel m'a accordés, & je rejette à jamais mon indigne cousin.

Madame MILVILLE.

Ah! ne le rejetez point... Il a été gâté par les faux principes qu'on puise dans le monde... Mais il peut revenir.

VANGLENNE.

Eh ! comment êtes - vous du même ſang ? ... Je ne vous ai pas tout dit, chere couſine. Non, il n'a pas tenu à lui que je n'aie ſenti le dernier terme de l'humiliation & de l'opprobre. Il m'a fallu d'abord entrer chez lui comme par ſurpriſe. J'ai tout fait pour l'émouvoir ; j'ai ſupplié, je me ſuis mis tout entier à la place de l'homme ſouffrant ; j'avois ſon ton, ſa voix, ſon accent ; il doit être toujours ſacré, quand il gémit & ſoupire. Qu'ai-je obtenu ? Des refus inhumains, des défaites, du mépris, de bas menſonges. La morgue, l'inſolence, la froideur inſultante caractériſoient ſes moindres expreſſions ; il avoit la parole brutale d'un homme riche qui outrage celui qui ne l'eſt pas. Sa femme plus hautaine encore, me toiſoit d'un œil dédaigneux, plus dure, plus inſolente dans ſa plate arrogance.... Je leur aurois peut-être pardonné ; car le riche eſt ſi ſot ! . . Mais ce que je ne leur pardonne pas, ce que je ne leur pardonnerai de ma vie, c'eſt

leur dureté envers vous. Comment! un frere, du milieu de l'abondance, aura pu voir sa sœur vertueuse manquer du nécessaire avec ses enfans! Il n'a donc ni sentimens, ni entrailles, ni honneur!

Madame MILVILLE.

Je ne lui demandois rien.

VANGLENNE.

Vous le jugiez donc bien insensible, cousine? C'est sa condamnation qui vient de sortir de votre bouche....

Madame MILVILLE.

Ah! croyez que je ne l'accuse point. Non, non....

VANGLENNE, *avec enthousiasme.*

Amour aux bons, inimitié aux méchans, à tous ces cœurs endurcis, qui n'existent que pour eux! Puisque les loix ne savent point punir l'insensibilité, l'orgueil, l'ingratitude, il faut être plus sévere pour ces vices-là, que pour ceux qu'elles frappent & flétrissent. C'est à l'homme ferme que la société a remis sa vengeance; il doit l'exercer en juste

appréciateur, ſans haine & ſans colere. Si l'occaſion s'en préſente, il doit humilier à ſon tour ceux qui humilioient autrui.... Que ce perſonnage financier, que ſa petite femme orgueilleuſe, ſentent...

Madame MILVILLE.

Oubliez, oubliez plutôt les écarts de la vanité, avec cette ſupériorité qui vous caractériſe.

VANGLENNE.

On oublieroit bientôt la vertu, ſi l'on perdoit ſa juſte indignation contre le vice. Eh, qui diſtingueroit déſormais l'homme honnête & ſenſible de l'homme dur & ſuperbe, ſi on les accueilloit d'un front égal, ſi à leur approche l'hommage devenoit le même?.. Je le répete: tout ami de l'humanité eſt vengeur des vices que nos loix imparfaites ont oublié de punir. Tout homme vertueux a ſon code particulier pour repouſſer & flétrir les procédés que le méchant & le lâche croient pouvoir ſe permettre ſans danger. Mais, chere couſine, où ſont-ils ces deux

enfans, qui dès ce moment deviennent les miens? Faites-les venir, je vous prie; que je foulage mon cœur en leur préfence, que je les embraffe, ces précieux rejetons.....

Madame MILVILLE, *attendrie.*

Vous allez les voir; ils vous connoîtront avec le tems. (*Elle va chercher les enfans & les amene.*)

VANGLENNE.

Les voici donc, ces aimables créatures qui auront un jour votre cœur! (*Ils les fou-leve, les embraffe, les preffe contre fon fein.*) Vous avez un oncle inhumain, mes bonnes amies; mais vous avez une bonne mere, & moi qui vous adopte.!. Nous veillerons enfemble fur votre vie entiere. (*Les pofant à terre.*) Allons, ma chere coufine, vous êtes dès ce moment ma tréforiere... Je vais vous charger d'un emploi qui plaira fûrement à votre ame, du foin de fecourir les infortunés. Allez, cherchez-les, amenez-les; ne craignez pas d'en trop raffembler autour de moi... Je crois, ainfi que vous, aux plaifirs

intimes de la confiance ... Mon hôtel eſt prêt; venez l'embellir, car le palais le plus ſuperbe eſt un ſéjour triſte ſans l'amitié. Qu'elle y regne, qu'elle y dicte ſes loix. C'eſt à vous de me conſoler de ce que j'ai perdu... Je veux d'ailleurs que vous effaciez le luxe dont s'enorgueillit votre belle-ſœur. Vous le dédaignez, je le ſais: mais elle, elle aura la baſſeſſe de ſécher de dépit; car les petites ames ſont miſérables en tout... Oui, mon aimable couſine, ceſſez de vous en défendre... ce que j'ai eſt à vous. J'ai pris votre déjeûner, nous finirons la journée par ſouper enſemble.

Madame MILVILLE.

Avant de ſortir, couſin, reprenez votre porte-feuille.

VANGLENNE, *avec beaucoup d'expreſſion, & lui prenant la main reſpectueuſement.*

Je vous le laiſſe; ſoyez-en dépoſitaire... Si vous voulez me le rendre... ſongez, ſongez bien que je ne l'accepterai qu'à une ſeule condition... (*Il lui baiſe la main.*) Adieu, aimable couſine.

## SCÈNE III.

Madame MILVILLE, *ſeule.*

VEILLAI-JE... Eſt-ce un ſonge?... Je ſuis tentée de le croire... Un parent que je n'ai point vu depuis l'âge de dix ans, qu'on diſoit mort, dont on ne parloit même plus, reſſuſcite, traverſe les mers avec une fortune conſidérable, l'apporte ici, me l'offre, prend mes enfans ſous ſa protection, les preſſe dans ſes bras, les adopte : & pourquoi ? Parce que j'ai obéi au premier devoir qu'exige la ſimple humanité... Eh, pourquoi s'étonne-t-il à ce point de la bienfaiſance, lui qui eſt né généreux ? Pourquoi préconiſe-t-il ſi hautement un léger ſervice ?.. Mais puis-je m'empêcher de rendre hommage à ſon caractere ? Comme il poſſede le vrai langage de l'ame ! comme il la répand ! Je me ſens diſpoſée à le chérir... Mais quoi, ne ſeroit-ce pas ſa générosité que je chérirois

en lui? Ce qu'il se promet de faire pour mes enfans... Non, non, je ne me trompe point. En m'examinant bien, c'est lui, c'est lui que j'aime. Le noble & honnête homme!

## SCENE IV.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE, *entrant tout-à-coup.*

Ah, ma chere maîtresse!.. Je l'ai reconduit de l'œil, ce digne homme... Ah! ah! ah!

Madame MILVILLE.

Eh bien, ma chere Brigitte... qu'as-tu? Tu pleures!

BRIGITTE.

Ah! je n'ai pas été maîtresse de ne point tout entendre... O ma chere & bonne maîtresse!.. pardonnez: je n'en puis plus, la joie me suffoque.

Madame MILVILLE.

Tu as pu soutenir mon adversité, & tu ne supportes pas mon bonheur?

BRIGITTE, *pleurant toujours de joie.*

Non, non, non, il m'eſt trop ſenſible...
Je vous l'avois bien dit que la Providence vous récompenſeroit.

Madame MILVILLE.

Remets-toi, de grace remets-toi.

BRIGITTE.

Ah ! je mourrai contente à préſent..... Ah.... ah... ah... il faut que je pleure, laiſſez-moi pleurer... J'ai du plaiſir à pleurer... Ah, mon Dieu ! .. Il faut que je pleure long-tems. ( *Elle pleure en ſanglotant.* )

Madame MILVILLE.

Mais j'entends un certain bruit : vois ce que ce peut être. ( *Brigitte ſort.* )

BRIGITTE, *rentrant avec de grandes exclamations.*

Madame, madame, un équipage... de grands valets... Ah, madame, madame, miracle, miracle ! ..

Madame MILVILLE.

Quoi donc ?

BRIGITTE.

C'eſt madame votre belle-ſœur qui monte en perſonne à votre quatrieme étage.

Madame MILVILLE.

Ma belle-ſœur !.. Ce jour eſt fait pour m'étonner.

## SCENE V.

Madame DORTIGNI, Mad. MILVILLE.

Madame DORTIGNI, *ſautant au cou de ſa ſœur.*

BONJOUR, ma ſœur. Il y a long-tems que nous ne nous ſommes vues.

Madame MILVILLE.

En effet, vous me ſurprenez, madame, étrangement ; je ne m'attendois pas à cette viſite, je vous l'avoue...

Madame DORTIGNI.

Ah ! ſi vous ſaviez tous les détails, vous me pardonneriez ; mais cela ne peut ſe ra-

conter.... Eh bien, comment cela va-t-il ?

Madame Milville.

Beaucoup mieux..... graces au régime plutôt qu'aux remedes.

Madame Dortigni.

Je ſuis ravie.... Je voulois vous envoyer mon médecin.... Il eſt tombé lui-même malade, & je crois qu'il en mourra... Je n'ai pu venir vous voir.... D'ailleurs, j'avois des précautions extrêmes à prendre, à cauſe de mon mari... C'étoit une fievre maligne, dont vous étiez atteinte ?

Madame Milville.

Non, madame, c'étoit une fievre ordinaire....

Madame Dortigni.

Mais que m'a-t-on dit ! on m'avoit aſſuré qu'il y avoit de la malignité... Et vos enfans n'ont-ils pas eu la petite vérole dans ce tems-là ?

Madame Milville.

Point du tout, une petite rougeole volante.

Madame D'ORTIGNI.

Voilà comme tout ſe confond... Les valets n'entendent rien; mais, graces à Dieu, tout le monde ici a été promptement rétabli.

Madame MILVILLE.

Ma convaleſcence a été aſſez longue.

Madame DORTIGNI, *la careſſant.*

Votre ſanté en ſera plus raffermie . . . Je vous trouve un excellent viſage. Les tems ont été affreux, vous le ſavez, je n'ai pu ſortir... Les migraines m'aſſiégent.... J'ai eu les nerfs agacés. Puis excédée de mille importuns... C'en eſt fait: je renonce à ce tracas. C'eſt un plan arrêté depuis long-tems dans ma tête, & que j'exécute enfin. Je ne veux plus voir que mes parens. Ce ſont, après tout, les meilleurs amis que l'on puiſſe avoir dans ce monde...

Madame MILVILLLE.

Ils devroient l'être au moins...

Madame DORTIGNI.

Ma chere ſœur, pourquoi nous négliger

à ce point, ne pas venir nous voir ?.... Vous avez plus de tems que moi.

Madame Milvil e.

Le reproche eſt admirable ! Je me ſuis préſentée cinq à ſix fois de ſuite à votre porte ; vous n'étiez pas viſible.

Madame Dortigni.

Pour vous, ma chere ſœur, pour vous ? .. Ah ! vous ne me ferez pas l'injure de le penſer. Permettez ; ſi j'avois donné des ordres, vous n'y étiez ſûrement pas compriſe. C'eſt la faute de mon portier, le plus lourd butor... Venez nous voir ; oublions le paſſé... Si je vous parois coupable, prenez-vous-en à votre frere ; c'eſt un tyran, en vérité... J'y perdrai la vie.

Madame Milville.

Mon frere ?

Madame Dortigni.

Il me fait tenir table impitoyablement quatre fois la ſemaine.

Madame Milville.

C'eſt n'être jamais à ſoi.

Madame

Madame DORTIGNI.

Rien n'eſt plus cruel, ma ſœur, que de donner tous les jours ſon bien à manger à mille êtres indifférens, pour ne rien dire de plus, & de faire par-deſſus le marché encore les frais éternels de la repréſentation.

Madame MILVILLE.

On dit que tel eſt le ſupplice des riches... Il faut que tout ſoit compenſé.

Madame DORTIGNI.

Vous êtes plus tranquille que moi, cent fois plus heureuſe... paiſible dans votre chere ſolitude, toute à vous... la lecture vous occupe toujours?

Madame MILVILLE.

Infiniment : c'eſt mon unique plaiſir, & ce plaiſir étant peu coûteux, eſt à ma portée.

Madame DORTIGNI.

Oh! je vous ferai paſſer des nouveautés piquantes. On m'en envoie de toutes parts, que je ne lis pas. Je n'ai pas le tems, en vérité, d'y jetter les yeux. J'attrape à la volée quelques extraits par lambeaux; mais de cette

maniere on ne peut juger que bien ſuperficiellement.

Madame Milville.

C'eſt ainſi néanmoins que l'on juge dans le monde, & l'on n'en prononce pas moins... vous l'avouerez.

Madame Dortigni.

Il eſt bien vrai... Quand jouirai-je d'un peu de loiſir, pour m'occuper à mon aiſe des délices ineffables de la littérature!... Ah! c'eſt là que réſide le vrai contentement de l'ame. On n'a point de remord de ces jouiſſances-là; elles ſont au-deſſus de tout. Votre vie eſt fortunée, paiſible, ma ſœur, en comparaiſon de la mienne. Le tourbillon des affaires n'emporte pas toujours votre eſprit loin de vous. Dans le monde où je vis, l'on ne ſait qui l'on voit, qui l'on reçoit. Fatigué par la préſence de tant d'objets qui ſe ſuccedent, c'eſt un tourment journalier. On a de l'humeur malgré ſoi. On ne peut plus connoître les hommes. On accueille mal ou bien, comme au haſard... A propos,

ma ſœur, avez-vous vu le cher couſin arrivé récemment de l'Amérique ?

Madame MILVILLE.

Oui, il ſort d'ici.

Madame DORTIGNI.

Il ſort d'ici ?... Oh ! il nous a joué un tour facétieux, plaiſant, original. C'eſt un drôle de corps.

Madame MILVILLE.

Comment donc ?

Madame DORTIGNI.

Imaginez-vous qu'il s'eſt préſenté chez moi comme un mendiant, un gueux, un vagabond, prêt à être enfermé au *dépôt.* Dans ce moment mon mari venoit de recevoir de fâcheuſes nouvelles ; il étoit environné de ſes papiers... J'étois de mauvaiſe humeur... Nous ne l'avons pas accueilli gracieuſement : mais ſans doute il oubliera ce malheureux quart-d'heure ; car nous comptons bien réparer cette inattention. Mais auſſi c'eſt d'une originalité peu décente ; on ne ſurprend point

ainſi les gens... A-t-il uſé envers vous de la même feinte ?...

Madame MILVILLE.

Oui, ma ſœur..... Il s'eſt offert à moi comme étant dans la peine & cherchant un emploi.

Madame DORTIGNI.

Un emploi ! Cela eſt bien ridicule. C'eſt juſtement ce qu'il y a de plus rare à Paris... On ne voit que recommandations... Les bureaux regorgent de plumes ſurnuméraires.

Madame MILVILLE.

Je lui ai offert ces petits ſecours qu'on doit à la parenté & à l'humanité.

Madame DORTIGNI.

Ah ! vous avez été bien éclairée : vous l'aviez donc deviné, ſous ſon habit plus que modeſte ?

Madame MILVILLE.

Non, je vous l'aſſure.

Madame DORTIGNI.

Perſonne ne vous avoit avertie ?

Madame MILVILLE.

Perſonne.

Madame DORTIGNI, *grimaçant.*

Ah ! vous avez le coup-d'œil plus fin, plus pénétrant que le nôtre.

Madame MILVILLE.

Je n'avois rien prévu de ce qui est arrivé... Quand je lui eus fait mon présent, qui étoit bien peu de chose au fond, après avoir pris une tasse de café avec moi, tout-à-coup il s'est levé de cette place, les bras étendus, l'œil humide de larmes, & m'a dit d'un ton pénétré, d'un ton qu'on ne peut jamais rendre : j'ai accepté vos dons, ma cousine, recevez les miens... Il m'a remis ensuite ce porte-feuille entre les mains, pour moi, dit-il, & pour mes enfans... Le voici ; je ne l'ai pas encore ouvert.

Madame DORTIGNI, *avec empressement.*

Voyons, voyons ce qu'il renferme....

Madame MILVILLE.

Je compte bien le lui rendre, comme vous imaginez.

Madame DORTIGNI, *après avoir ouvert le porte-feuille.*

Mais, ma sœur, ma sœur, ma sœur! voilà des effets pour plus de six cents mille livres... Ah, mon Dieu! voilà une offre unique, incroyable, extraordinaire : on n'a jamais rien vu de tel. Comment! il vous a donné cela pour une tasse de café ? Cela est incroyable... J'avois pris moi, malheureusement, mon chocolat.

Madame MILVILLE.

Vous pensez bien, ma sœur, que je ne me regarde que comme dépositaire, & rien de plus

Madame DORTIGNI.

Oui, autrement le monde jaseroit. Ah çà, ma chere sœur, je suis enchantée de l'espece de divination que vous avez eue. Cela fait honneur à votre sagacité. D'ailleurs, ses bontés ne pouvoient être mieux placées... J'espere qu'il vous les continuera. On ne doit cependant compter que médiocrement sur un esprit aussi bizarre. Ces caracteres singuliers,

pour ne pas dire extravagans, ont mille caprices qui les font changer d'un quart d'heure à l'autre.

Madame MILVILLE.

Il m'a fait mille proteſtations d'amitié. . . que je crois ſinceres. . . Il veut abſolument que j'aille loger dans ſon hôtel.

Madame DORTIGNI.

Gardez-vous-en bien, ma ſœur; vous n'êtes point d'un âge. . . Il faut redouter les langues médiſantes. . .

Madame MILVILLE.

Je ne les crains point; mais croyez que je ſerai toujours très-ſévere ſur l'article des bienſéances.

Madame DORTIGNI.

Il faut ſi peu de choſe pour ternir ſa réputation! . . Les dons qu'il vous a faits, ſi vous m'en croyez, doivent même n'être ſus de perſonne; car on en tireroit quelque conſéquence. . .

Madame MILVILLE.

Ma ſœur, je vous proteſte que je n'ac-

cepterai des bienfaits qu'à charge de les publier à toute la terre.

Madame DORTIGNI.

Vous êtes veuve, jeune; on parlera.

Madame MILVILLE.

Le monde, tout méchant qu'il est, reconnoît & respecte la véritable vertu... On peut la calomnier, mais non pas la flétrir.

Madame DORTIGNI.

Je le crois; mais à propos, je sais déjà ce que vous ignorez peut-être... Mes informations ont été sûres & promptes: savez-vous où il demeure?

Madame MILVILLE.

Non: il doit venir me *prendre* avec mes enfans.

Madame DORTIGNI.

Eh bien, je vous l'apprends; il loge rue de Richelieu, dans un hôtel magnifique. Il a un train!.. Et venir sous un pietre habillement intercéder, demander l'aumône, ou plutôt tromper la compassion... Ah! cela est d'une singularité choquante.

Madame MILVILLE.

Je ne crois pas en effet qu'on se soit jamais avisé d'une telle métamorphose.

Madame DORTIGNI.

Cela ne devroit pas être toléré, ma sœur, pas plus que le déguisement de son sexe; car si cette mode s'introduisoit une fois dans le monde, on ne sauroit bientôt plus à qui l'on doit certains égards.

Madame MILVILLE.

On prendroit le parti alors, d'en avoir pour tous les hommes.

Madame DORTIGNI.

Cela est bien philosophiquement dit, ma sœur; mais il y a dans la société, des rangs, des classes, une subordination nécessaire, vous en conviendrez.

Madame MILVILLE.

Je ne prétends point dire le contraire.

Madame DORTIGNI.

Ah çà, ma chere sœur... vous avez tout crédit sur son esprit... Vous êtes bonne, vous êtes éloquente... Faites ma paix.

Madame Milville.

J'y travaillerai assurément de tout mon cœur.

Madame Dortigni.

S'il eût dit un mot de son état, nous l'aurions reçu à bras ouverts... Attendez; il faudroit lui dire que tout cela n'a été qu'un jeu, & que le connoissant riche, nous avons voulu... aussi... de notre côté... jouer la comédie... Qu'en dites-vous?

Madame Milville.

Cela ne prendra pas.

Madame Dortigni.

Eh bien, dites-lui que mon mari avoit la tête fort occupée d'affaires, qu'il l'a saisi dans un de ces mauvais quarts-d'heure où l'on brusque tout ce qui nous approche; que moi, j'avois grondé mes gens à mon levé, & que l'impression m'en étoit demeurée... Ajoutez, chere sœur, que les hommes qui ont des bureaux, sont tristes le matin, & qu'on ne rit à Paris que le soir.

Madame MILVILLE.

Je vous promets d'employer, & les raisons, & les prieres, pour que le passé soit enséveli dans le silence.

Madame DORTIGNI.

Je compte aller ce soir lui demander à souper. Il verra bien alors que je n'ai pas voulu lui manquer... Quand ce ne seroit que son extrême générosité envers vous, ce parent me deviendroit cher... (*Se levant.*) Ménagez-vous bien... prenez soin de votre santé, je vous en conjure... Et les chers enfans ? Ils s'amusent. L'heureux âge ! où l'on est sans souci, sans inquiétude. Vous les embrasserez bien pour moi. Ne prenez pas ceci pour une visite de cérémonie ; point du tout, c'est une visite de bonne & franche amitié... Depuis un mois, je guettois l'instant d'être libre... Adieu, adieu... Ne bougez pas ; l'air est froid. A tantôt, nous nous reverrons. (*En la baisant.*) Adieu... nous allons nous voir fréquemment, c'est une chose arrêtée.



## SCENE VI.

Madame MILVILLE, BRIGITTE.

BRIGITTE.

EH bien, eſt-elle aſſez impudente, aſſez menteuſe, aſſez baſſe? & de l'orgueil encore! Je l'obſervois; chaque mot de votre bouche étoit pour elle un coup de poignard. Elle a frémi du porte-feuille; elle a éprouvé le plus violent dépit; elle ſe déguiſe habilement, mais ſon regard la trahit malgré elle. Elle n'a que le remord de l'avarice. Je la déteſtois; mais je lui rends plus de juſtice à préſent, je la mépriſe.

Madame MILVILLE.

Plains-la plutôt: elle eſt aſſez punie d'être privée de ce ſentiment intime & doux qui fait goûter les plaiſirs de l'ame, les ſeuls qui méritent d'être appellés de ce nom.

BRIGITTE.

Quelle créature! Quand elle vous appelle

ſa ſœur, mon oreille eſt déchirée. Vous, ſa ſœur! Non, non, il y a une diſtance infinie entre vos ames.

Madame MILVILLE.

C'eſt aſſez, Brigitte... Tous les vices & les travers naiſſent d'un ſeul vice, de la cupidité. Malheur aux cœurs livrés à cette paſſion triſte! Ils ſe tourmentent eux-mêmes, & l'on n'a rien à ajouter au ſupplice dans lequel ils vivent.... Il faut les plaindre, vous dis-je. & non les outrager.



# ACTE III.

(*Le théâtre repréſente l'hôtel de Vanglenne, hôtel riche & magnifique. Vanglenne doit avoir un habit d'écarlate galonné, une canne à pomme d'or; il conduira madame Milville par la main.*)

## SCÈNE PREMIERE.

VANGLENNE, Madame MILVILLE.

VANGLENNE.

Vous voici chez vous, chere couſine. Je n'aurai de droits ici que ceux que vous voudrez bien me donner... Vous y ſerez libre, vous y inviterez tous ceux qui vous conviendront... Votre ſociété ſera la mienne, ſi vous me le permettez. Votre eſprit répond à la nobleſſe des ſentimens... Je vous entendrai

toujours avec le plaiſir que donne l'admiration....

Madame MILVILLE.

Ah, couſin, quel éclat! quelle magnificence! Et vous me deſtinez...

VANGLENNE.

Bien caché depuis dix-huit jours, j'ai fait tout arranger, l'argent à la main; & avec ce mobile univerſel, il n'y a point de ville comme Paris pour être ſervi promptement & à ſouhait... Je n'ai fait part de mon projet à perſonne, & je m'en applaudis; mon ſecret n'a point été trahi. Allons, prenez poſſeſſion... Je ſuis chez vous, couſine.

Madame MILVILLE.

A moi, cet hôtel!... Vous me croyez donc ſenſible à ce luxe? C'eſt m'affliger.

VANGLENNE.

Que votre belle-ſœur, qui affecte des airs hautains, vous voie ici dans l'opulence, & vous apperçoive monter dans un équipage plus élégant que le ſien; & comme c'eſt une petite ame attachée à ces miſeres,

que le dépit la tourmente au point d'en ſentir les convulſions de l'orgueil humilié.

Madame MILVILLE.

J'ai repris à peine mes ſens... C'en eſt trop... Vous penſez bien que je ne peux ni ne dois accepter de tels bienfaits. Modérez-les ſi vous voulez que j'en uſe. Je vous remercie de la prudence & de la diſcrétion dans l'arrangement des logis.

VANGLENNE.

L'hôtel eſt coupé en deux, & ſans aucune communication... Quand vous voudrez me recevoir, je viendrai comme votre parent & votre meilleur ami.

Madame MILVILLE.

Mais comptez-vous me le prouver avec cette profuſion ? Si elle convient à votre opulence, elle ne convient nullement à ma ſituation, qui repouſſe l'éclat... Je ne refuſe point vos dons, je vous offenſerois ; mais qu'ils s'accordent avec la modeſtie, qui doit être mon élément & mon premier devoir. Vous ſavez comme

comme je vivois; quelque chose de plus suffira pour compléter mon bonheur.

VANGLENNE.

Vous m'avez promis, cousine, de condescendre à toutes mes idées.... Dans six mois vous serez parfaitement libre de vivre à votre guise; mais j'exige que vous ayiez pour moi cette complaisance jusqu'à ce terme.

Madame MILVILLE, *tirant de sa poche le porte-feuille.*

Jusqu'à ce terme?.. Et votre porte-feuille?.. Reprenez-le... Je l'exige.

VANGLENNE.

Gardez-le jusqu'à ce que je vous le redemande; c'est encore là une de nos conditions, cousine. (*En souriant.*) N'êtes-vous pas ma trésoriere?

Madame MILVILLE.

Vous voulez que je garde un don exorbitant?

VANGLENNE.

Laissez-moi achever, vous dis-je, & ne me chagrinez point.... Cet oncle, dont la

mémoire m'eſt précieuſe, dont j'ai connu l'ame ſi ſemblable à la vôtre, votre pere m'ordonne du fond de ſa tombe d'agir ainſi. Oui, c'eſt lui qui m'inſpire en ce moment. Ce que je fais n'eſt pas par oſtentation, mais pour donner un exemple aux riches, pour leur apprendre à ne jamais dédaigner le pauvre, à ſe ſouvenir que dans un tour de roue, la fortune abaiſſe celui qui étoit au ſommet, & éleve celui qu'ils appercevoient au dernier rang... Que cette leçon, s'il eſt poſſible, réprime l'inſolence trop commune aux riches. ( *Appellant tous les gens de la maiſon.* ) Voilà vos domeſtiques, madame ; vous les trouverez tous à leur poſte & inſtruits de tout ce qui regarde leur office. Ce qui eſt ici eſt à vous ſans réſerve. ( *Aux domeſtiques.* ) Allez. ( *Les domeſtiques ſortent.* ) Je ne m'inquiete plus de l'emploi que vous en ferez. ( *Tirant le double louis qu'il a reçu d'elle.* ) Cette piece que je garderai précieuſement tant que je vivrai (& vous n'entendiez pas alors le ſens de ce mot, lorſque je l'ai pro-

noncé, ) cette piece qui m'auroit en effet racheté la vie, si je me fusse trouvé dans le besoin, comme cela auroit pu être ; voilà le gage irrécusable, qui me dit que vous honorerez les richesses, en en faisant un digne usage.

Madame MILVILLE.

J'ai supporté la pauvreté avec courage, & la supporterois encore de même ; mais en ce moment, où le bonheur me sourit enfin, je ne vous déguiserai point le fond de mon ame... Non.... ce n'est pas sans un secret plaisir que je retrouve, après tant de traverses, cette douce aisance à laquelle j'étois accoutumée, & que mes chers enfans vont partager avec moi ; mais l'aisance aussi me suffit. Je suis vraie avec vous comme avec moi-même ; je ne vous dissimulerai point la joie dont mon ame se trouve remplie.

VANGLENNE.

Voilà de ces aveux qui n'échappent qu'à un cœur comme le vôtre ; tout autre dissi-

muleroit... Mais vous me ferez utile, chere coufine, vous m'aiderez à placer mon argent d'une maniere qui ne foudoie ni l'oifiveté, ni l'intrigue, ni l'effronterie. Penfez-y mûrement. Je ne reconnois plus Paris ; plus de gaieté, tout fe plaint, tout fouffre... Une foule de néceffiteux... Ce fpectacle me déchire l'ame ; vous m'indiquerez les véritables honnêtes gens qui fe cachent... Je commence à renaître depuis que je vous connois... Je ne puis retenir l'aveu du plaifir doux, profond, que je reffens en votre préfence ; le chagrin qui obfédoit mon cœur s'éclipfe, je retrouve des jours plus fereins. ( *La regardant tendrement & lui touchant le bras.* ) A propos, reftez comme vous êtes ; ne changez rien à votre habillement... Vous êtes bien... Que je vous voie toujours comme je vous ai vue pour la premiere fois dans votre retraite. Délicieufe, pure & touchante image, je ne t'oublierai point!... Laiffez, coufine, laiffez les diamans à celles qui n'ont pas votre beauté.... J'ai couru tout Paris depuis

quinze jours ; j'ai les yeux d'un autre monde, direz-vous. Mais, me disois-je en parcourant les promenades & les spectacles, caché dans la foule, ne prendra-t-on jamais dans la maniere de s'habiller, au lieu de ces ajustemens recherchés, le goût simple & délicat, qui seme les graces dans les plis qu'il forme, qui rend la toile légere & la fleur des champs une parure naïve ? Ce goût naturel pourroit remplacet avantageusement ce luxe somptueux, qui en s'attirant le regard, trahit l'attention que mérite une physionomie touchante. Comment les femmes, si expertes en l'art de plaire, ne sentent-elles pas que les diamans cessent de briller, quand tout le reste annonce la décoration, & que, pour fixer l'œil, il ne faut qu'un ornement modeste ? Car l'œil se plait à detailler les graces simples, & n'est qu'ébloui par le faste & la richesse.

Madame MILVILLE.

Dieu ! oserai-je lui parler de mon frere !.. J'attends le moment...

## SCENE II.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, on étoit allé vous demander chez vous; c'eſt M. Mulſon, qui voudroit abſolument vous parler.

VANGLENNE.

Ah, Mulſon, l'agent de change? ..... Couſine, permettez-vous que je le reçoive ici? ... Faites entrer.

## SCENE III.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, MULSON.

(*Mad. Milville s'aſſi d dans un coin de la ſalle.*)

MULSON, *étendant les bras.*

QUI l'auroit cru! Vous en Europe! Et tout le monde l'ignore; on eût été au devant de

vous, vous offrir nos ſervices. Et pourquoi vous êtes-vous caché, vous fait pour aller de pair avec tout ce qui brille ?

VANGLENNE.

C'eſt que je ſuis ruiné... J'ai fait naufrage.

MULSON.

Ah ! vous êtes bien revenu ſur l'eau, à ce qu'il paroît.

VANGLENNE.

On m'a tué dans ce pays-ci ; mais je ne m'en porte pas moins bien. Il eſt vrai cependant que j'ai failli à me noyer tout de bon.

MULSON.

En ſauvant votre perſonne, il n'y avoit rien de perdu... La mer eſt bien avide ; mais malgré ſa profondeur, elle ne pouvoit pas tout engloutir.

VANGLENNE.

Il me reſte encore quelque choſe pour moi & mes amis.

MULSON.

Je le crois... Vous venez jouir ici de votre félicité au milieu de vos parens ? . . . J'ai à

vous porter les ſalutations, les excuſes, les reſpects de deux perſonnes qui vous ſont liées par le nœud du ſang, & de plus fort attachées.

VANGLENNE.

Et qui donc, s'il vous plaît ?

MULSON.

Monſieur & madame Dortigni.... Honnêtes gens, braves gens au fond... Je ſuis un de leurs principaux agens.

VANGLENNE.

C'eſt donc vous qui leur avez dit que j'étois ici ?...

MULSON.

Eh ! monſieur, j'ai eu l'honneur de vous reconnoître au premier coup-d'œil, à l'inſtant où vous ſortiez de chez eux... Vous n'êtes pas de ces hommes qui ne laiſſent dans la mémoire qu'une foible impreſſion... Malgré l'habit que vous portiez, je vous ai reconnu... Votre crédit...

VANGLENNE.

Mon crédit ? (*Montrant Mad. Milville.*) Connoiſſez-vous madame ?

MULSON, *saluant.*

Je n'ai pas cet honneur.

VANGLENNE.

Comment, vous ne connoissez point madame ?... Mais vous fréquentez cependant la maison de madame Dortigni ?

MULSON.

Depuis quatre ans j'ai cet avantage, & presque tous les jours... J'y mange fréquemment.

VANGLENNE.

Et vous ne connoissez pas madame?

MULSON.

Non, monsieur... Je ne me rappelle pas d'avoir vu madame.

VANGLENNE.

C'est sa sœur.

MULSON, *étonné.*

Quoi ! M. Dortigni a une sœur ?... Madame, permettez que je vous présente mon respect.

VANGLENNE.

Présentement, monsieur l'ambassadeur, achevez votre message.

MULSON.

Je ſuis un peu interdit.... Je ſais tout ce qui s'eſt paſſé; ils ont eu quelque tort avec vous...

VANGLENNE.

Quelque tort!.... Vous êtes très-bien informé.

MULSON.

Mais ce ſont au fond d'honnêtes perſonnes, fort affables, dont j'ai lieu, moi, d'être ſatisfait. Comme vous êtes d'un caractere facile & généreux, vous oublierez quelques petites inadvertences.

VANGLENNE.

Inadvertences!

MULSON.

Oui, ils veulent réparer... On a des diſtractions à l'infini dans le monde.

VANGLENNE.

Mais, quand M. Dortigni reçoit un homme de la bourſe, a-t-il des diſtractions alors? commet-il beaucoup d'inadvertences?

MULSON.

Oh ! non... Mais entre nous, il faut pardonner à M. Dortigni ; car il n'eſt que l'aveugle agent des volontés de ſa femme.

VANGLENNE.

J'entends.

MULSON.

De plus, il eſt très-bien aujourd'hui avec le miniſtre, mais très-bien. Il eſt fait pour proſpérer, pour aller loin, pour monter...

VANGLENNE.

Je le crois de même... Il doit monter, comme vous dites.

MULSON.

Il ne faut jamais ſe brouiller entiérement avec ces hommes-là ; car on ne ſait pas ce qui peut arriver dans la ſuite... On a vu... Vous ſavez...

VANGLENNE, *à part.*

Je reconnois Mulſon, il ne peut pas ſuppoſer un ſeul homme exempt d'ambition. (*Haut.*) Je vois que vous êtes venu ici pour préparer les voies d'accommodement.

MULSON.

Juftement. Ils follicitent la grace de vous rendre une vifite. La parenté, malgré quelques nuages, reprend toujours fes droits... Pourront-ils vous voir fans que vous leur faffiez mauvaife mine ?

VANGLENNE.

Vous favez comme j'agis avec tout le monde.

MULSON.

Oh! fans doute... C'eft ce que je leur ai dit, vous êtes bien le plus galant homme que je connoiffe.... Ah çà, cela eft donc arrangé ? .. Vous revenez comme fi de rien n'étoit ?... J'en fuis content, charmé.... J'efpere, monfieur, vous propofer quelques affaires d'une folidité... Il y a une opération, dont je vous montrerai le tableau.

VANGLENNE.

Nous verrons cela, monfieur Mulfon.

MULSON, *à part.*

Mais j'ai réuffi à merveille, & le plus heureufement du monde. (*Haut.*) Je vais

donc leur porter l'agréable nouvelle de votre réconciliation ?

VANGLENNE.

Oui, monſieur Mulſon.

MULSON.

Ils y ſeront très - ſenſibles, je vous aſſure.

VANGLENNE.

Eh bien, je les attends.

MULSON.

A merveille... Ils en ſeront enchantés, vous dis-je. (*A part.*) Bon ! tout va bien. (*Haut.*) Je vous offre bien mes reſpects.

## SCENE IV.

VANGLENNE, Madame MILVILLE.

VANGLENNE.

Ils oſeront venir !.. Cela eſt fort... En ce cas j'aurai mon tour... Métal corrupteur, ô malheureux argent, que n'obtiens - tu pas des hommes ! Ton aſpect raffine leurs vices

& transforme leur cupidité en hypocrisie... Métal funeste ! pourquoi existes-tu ? pourquoi es-tu à la fois l'échange de nos besoins & l'agent de nos crimes ?

Madame MILVILLE.

Cher cousin, bon & généreux comme vous l'êtes, je prendrai sur moi de vous supplier en faveur d'un frere assez malheureux déjà de méconnoître cette élévation de sentimens, qui est un don de la nature.

VANGLENNE.

Vous prétendez à toute force l'excuser ; cela est à sa place, & digne de vous : mais moi, je sais ce qu'il faut que je fasse.

Madame MILVILLE.

Mais l'effort d'une belle ame, d'une ame comme la vôtre...

VANGLENNE.

Cousine, ce n'est pas moi qu'ils ont offensé, c'est le pauvre, oui, le pauvre caché sous l'habit que je portois ; c'est lui qu'ils ont outragé durement, inhumainement, & mon ressentiment est juste. De quel droit un

homme accable-t-il ſon ſemblable du fardeau du mépris, de ce fardeau inſupportable ? & de proche en proche, quel rang ſeroit à l'abri du dédain outrageant, ſi celui qui occupe un gradin un peu plus élevé, ſe croyoit en droit de fouler celui qui occupe un gradin plus bas ?... Pour un rôle éphémere que chacun joue ici-bas en paſſant, & tandis que nous ſommes tous égaux par la nature, la ſouffrance & la mort, le riche, du ſein de ſes jouiſſances que les loix lui aſſurent, au lieu de compâtir du moins aux privations que le pauvre éprouve, le repouſſera d'une maniere injurieuſe, lui fera ſentir le mépris, l'outragera dans ſon infortune ? Non, ce pitoyable, ce cruel orgueil doit être flétri, & l'amour de l'ordre exige aujourd'hui que l'inſolent qui marchoit ſur la tête de ſon frere ſoit à ſon tour humilié.

Madame MILVILLE.

Je ne prétends pas excuſer ſa conduite; mais il eût peut-être fait dans la ſuite ce qu'il n'a pas fait d'abord.

VANGLENNE.

Quand le premier mouvement du cœur humain n'eſt pas bon, le ſecond devient pire encore; & la triſte humanité n'a peut-être d'autre vertu que ce premier cri de la commiſération & de la pitié... Qui l'étouffe, eſt mort au bien.

Madame MILVILLE.

Ne m'avez-vous pas dit que mon frere alloit vous donner quelque ſecours, & que ſa femme l'en avoit empêché?

VANGLENNE.

Oui, ſix francs peut-être, pour ſe débarraſſer de moi, pour me congédier, pour ſe dérober à mes gémiſſemens importuns.

Madame MILVILLE.

Vous voyez qu'il ſe laiſſe entiérement gouverner par elle, & que moins coupable...

VANGLENNE.

Vice de plus, ſi réſiſtant au bien, il n'a pas la force de faire le mal tout ſeul, s'il a beſoin d'un complice... J'avoue toutefois, qu'il eſt le moins méchant des deux.

Madame

Madame Milville.

Elle ne le rend pas heureux... Il y a beaucoup à dire.

Vanglenne.

Je ne comprends pas, il eſt vrai, comment on peut réſiſter au malheur de l'avoir pour femme... Il faut donc que ſon mari ſoit digne d'elle, & qu'il ne ſoit pas plus malheureux avec cette femme petite & avide, qu'il ne feroit heureux s'il en poſſédoit une tendre & généreuſe... Ces deux ames du moins ſympathiſent heureuſement, & rien n'eſt gâté.

Madame Milville.

Hélas!.. il y aura donc entre vous une ſéparation éternelle?

Vanglenne.

Oui, & de tout l'intervalle qui ſe trouve entre nos ames. Je ne lui veux point de mal; mais comme il ſe fait petit pour de l'or, il m'eſt permis de rire de ſa baſſeſſe, & je retiendrai l'or qu'il couve des yeux, pour le placer dans des mains plus dignes de le

recevoir. Voilà toute ma vengeance; elle eſt légitime : d'ailleurs je diſpoſe de ce qui m'appartient : tout ſe paſſera ſans les offenſer; les meilleures vérités gliſſent ſur les cœurs avares; on les ſiffle, ils s'applaudiſſent encore. Et qui les oblige, après tout, de venir s'expoſer aux coups?

Madame MILVILLE.

Ah! modérez votre indignation, je vous ſupplie...

## SCENE V.

VANGLENNE, Madame MILVILLE, DORTIGNI, Madame DORTIGNI.

Madame DORTIGNI.

MON cher couſin, vraiment, vous êtes un joli eſpiegle. Eſt-ce au nouveau-Monde qu'on apprend ces jolis tours-là? Vous avez déployé l'imagination la plus originale, la plus riante...

VANGLENNE.

Vous a-t-elle fait rire, madame ?

DORTIGNI.

Vous avez très-bien joué votre rôle.

VANGLENNE.

Et vous, monſieur, vous ne vous maſquiez point, n'eſt-il pas vrai ? Vous alliez à front découvert...

DORTIGNI.

Nous venons pour avoir l'honneur de vous ſaluer & de vous offrir nos excuſes.

Madame DORTIGNI.

Oui, malin, mais charmant... Nous avons eu regret de ne vous avoir pas mieux accueilli ; & nous venons...

VANGLENNE.

Mais ce n'eſt pas ici mon domicile, madame.

Madame DORTIGNI.

Comment donc ?

VANGLENNE

Vous le ſavez, je demeure au Cadran

bleu ; telle eſt l'adreſſe que j'ai eu l'honneur de vous indiquer.

Madame DORTIGNI.

Bonne folie ! Vous plaiſantez encore ?

VANGLENNE, *ſérieuſement.*

Je ne plaiſante point, madame. Si vous voulez me rendre viſite, c'eſt là que vous me trouverez, & que j'aurai l'honneur de vous recevoir. Ici, vous êtes chez votre ſœur. ( *Il s'éloigne, ſe jette dans un fauteuil, & prend un livre qu'il lit négligemment.*)

Madame DORTIGNI.

J'ai déja vu la chere ſœur ; elle nous a annoncé votre généroſité ; je l'en ai félicitée ſincérement... Elle étonneroit de la part de tout autre ; mais vous êtes l'homme inconcevable, unique.

VANGLENNE.

Je connois d'autres êtres plus rares encore, qui ne manquent ni un vice, ni un ridicule.

Madame DORTIGNI *s'assied à côté de sa sœur, & lui fait mille caresses.*

Je vous trouve le meilleur visage du monde, chere sœur, un air content, satisfait.

VANGLENNE.

Oui. Oh! cela ira de mieux en mieux, j'y compte bien.

Madame DORTIGNI.

Et les chers enfans comment se portent-ils?

Madame MILVILLE.

Très-bien... Ils sont ici... Croyez-vous que je puisse les abandonner?

Madame DORTIGNI.

Oh! vous les aimez trop. Je brûle de les embrasser... Ils sont charmans ..

VANGLENNE, *toujours dans un certain éloignement.*

Ils ont eu le tems de grandir depuis que vous ne les avez vus.

Madame MILVILLE.

Et les vôtres, ma sœur?

Madame DORTIGNI.

Ils se portent bien.

VANGLENNE, *toujours assis, brusquement.*

Vous avez des enfans, madame?

Madame DORTIGNI.

Oui, cousin; ils sont au college.

VANGLENNE.

Vous ferez bien de les y laisser, madame.

Madame DORTIGNI.

C'est mon intention.

VANGLENNE.

Et de prendre garde sur-tout de les élever vous-même.

Madame DORTIGNI.

Vous voudrez-bien remarquer, monsieur, que je ne saurois leur montrer du latin; car on ne nous l'enseigne point.

VANGLENNE.

Du latin! Oh, qu'ils n'en sachent pas un mot, & qu'ils aient le sens droit, & sur-tout le cœur sensible & bon! Voilà l'essentiel; mais je crains pour eux le malheur de leur naissance.

Madame DORTIGNI.

Le cher coufin a encore un peu du reffentiment de l'aventure de tantôt.

DORTIGNI, *fe levant.*

Nous avouons nos torts, & fi nous venons ici, c'eft pour les réparer... Je ne fais plus quel ancien a payé de même l'intérêt de fon extérieur. C'étoit un fage; il n'y fut pas fenfible.

VANGLENNE.

On lui fit, à ce que je me rappelle, fcier ou fendre du bois... On l'employa, du moins, & on le crut bon à quelque chofe; on ne le congédia point.

DORTIGNI.

Vous avez trop d'efprit, mon cher coufin, pour vous fâcher de cet oubli. Les trois quarts de Paris y euffent été attrapés tout comme nous.

VANGLENNE.

Faites-vous l'éloge des habitans de la capitale? Ils vous doivent un remerciement...

Madame DORTIGNI, *à sa sœur.*

Chere sœur, faites qu'en ce jour la paix se rétablisse dans toute la famille.

Madame MILVILLE.

C'est l'objet de tous mes vœux... & je ne desire rien tant.

Madame DORTIGNI.

Représentez au cher cousin combien nous sommes désolés & repentans. Nous comptons effacer, par le dévouement le plus absolu & l'assiduité la plus constante, les erreurs de cette fatale matinée.

Madame MILVILLE.

J'ai fait & je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que tout soit oublié.

Madame DORTIGNI, *après un silence.*

On dit que c'est un beau pays que la Guadeloupe, que son sol est fertile, que son climat est sain & agréable, que l'eau y est renommée comme pure & salutaire.... Les Anglois ne s'en sont-ils point emparés?... (*Après un silence.*) Le cher cousin aime beaucoup la lecture, à ce qu'il paroît... Je

prendrai la liberté de lui envoyer des livres choisis de ma bibliotheque... J'en ai de fort estimés... car je n'achete de livres qu'après avoir lu les extraits.

VANGLENNE.

Je lis peu ; mais j'examine le front de l'homme... Ce livre-là n'est pas toujours agréable, il s'en faut; mais il dit beaucoup, pour qui sait y voir. (*Il continue de lire.*)

Madame DORTIGNI.

Celui que vous tenez paroît vous occuper fort. Pourroit-on savoir ce que c'est?.. Est-ce une nouveauté?.. Il y en a peu d'agréables.

VANGLENNE.

Je ne sais; c'est un assemblage de vers. Celui-ci est intitulé: *Le plus joli des recueils.*

Madame DORTIGNI.

Des vers! des vers! on ne voit que cela.

DORTIGNI.

C'est une collection, mais, en vérité, des plus détestables.

VANGLENNE.

Je suis assez de votre avis; je n'aime pas trop en général les vers françois... Selon

moi, ils ont tué la poésie : notre versification est d'une marche si égale, si monotone, qu'elle m'endort le plus souvent... Puis il y a de très-jolis vers qu'on pourroit comparer à la toile d'araignée ; ils sont fins, tissus avec beaucoup d'art, & inutiles. Mais dans ce tas de frivolités vuides de sens, je viens de tomber par hasard sur une piece qui me fait rire malgré moi.

Madame DORTIGNI.

Cela n'est pas malheureux. Qu'est-ce donc?

VANGLENNE.

*Epître à mon habit.*

DORTIGNI.

Oh! monsieur, je connois cela ; c'est du plus mauvais goût, du plus mauvais genre!

VANGLENNE.

Vous connoissez la piece, monsieur?

DORTIGNI.

Oui, j'ai lu autrefois cette fadaise.

VANGLENNE.

Mauvais goût, mauvais genre, soit... Mais

c'eſt ce que j'ai encore vu de mieux dans ce recueil.

DORTIGNI.

On ne loue guere cela, même dans les journaux.

VANGLENNE.

Je ne puiſe point ma doctrine dans les jugemens d'autrui ; en fait de littérature, je m'en rapporte à moi, & tout le monde devroit en faire autant.

DORTIGNI.

Les journaux ſont néanmoins les ſoutiens éternels du bon goût, les diſpenſateurs de la vraie renommée.

VANGLENNE.

Cela ſe peut, je ne diſpute point là-deſſus... Je dis ſeulement que je lis les ouvrages, au lieu de lire les extraits qu'on en fait, & ce dans la crainte d'être trompé.

DORTIGNI.

Mais enfin, monſieur, il faut un tribunal, pour ſavoir ſi tel ouvrage eſt de bon goût, ou de mauvais goût.

VANGLENNE.

Ira au tribunal qui voudra, je n'empêche; je juge pour moi; mon juge ſuprême eſt ma ſenſation, & je n'admire que lorſque je ſuis affecté .. Je ne ſerai point comme cet écolier qui demandoit à ſon gouverneur, à la promenade: monſieur, dites-moi, ai-je bien du plaiſir?

Madame DORTIGNI.

Mais, mon ami, le cher couſin a raiſon; ce qu'il dit eſt fort cenſé. Il eſt ridicule d'aller demander à un autre ſon ſentiment ſur tel ouvrage, lorſqu'on peut le lire & le juger par ſoi-même. Le plaiſir qu'on reçoit, eſt le garant infaillible de la valeur d'un ouvrage; tout ce qu'on écrit périodiquement, au nom des regles, ne prouve pas que le cenſeur a raiſon, & qu'on a tort d'applaudir. Ainſi laiſſez là cette diſcuſſion.

VANGLENNE.

Liberté entiere, madame. En fait de littérature, la tolérance eſt le droit, la diſcuſſion permiſe... Les opinions ſont libres. .. Tous

les débats que leur diverſité fait naître ſont fort innocens. Examinons donc ſenſément la piece.

DORTIGNI, *à part.*

Comment ce livre s'eſt-il trouvé là? C'eſt à bon droit que je hais les auteurs; ils ne tendent qu'à faire naître des idées donr on ſe paſſeroit bien.

VANGLENNE.

*Epître à mon habit.* Ce titre-là, d'abord, eſt d'un homme qui voit, qui ſent. Cela ne reſſemble point à ces épîtres à Flore, aux Zéphirs, à des filles d'opéra.... J'aime ce titre.... *Epître à mon habit.*

DORTIGNI.

L'épître n'a pas fait fortune... je vous en préviens.. .Je ne l'ai point vu citée comme un modele.

VANGLENNE.

Il y a quelques bons ouvrages dans ce cas-là; mais enfin il ſe trouve un admirateur qui décide pour ſon compte.... A lui permis, je penſe. Puiſqu'il y a à Paris preſqu'autant

de livres qu'il y a de lecteurs, il est licite de choisir à son gré les ouvrages, comme on choisit ses amis.

Madame DORTIGNI.

Tout ce que dit le cousin est d'une vérité, d'une justesse surprenante, & je ne sais pourquoi vous voulez contredire des choses aussi lumineuses... Vous ne voyez que par les journalistes. Et que font-ils eux, pour s'établir juges & critiques?

VANGLENNE.

Madame, le combat est engagé; & chacun peut défendre son opinion. Voyons donc.

*Ah, mon habit, que je vous remercie!*

(*Prenant le galon de son habit.*) Je ne me lasse point d'admirer ce début, cette exclamation pleine de vérité & de sel.

*Ah, mon habit, que je vous remercie!*
*Que je vaux aujourd'hui, grace à votre valeur,*

DORTIGNI.

*Vaux, valeur.*

VANGLENNE.

Soit....

*Je me connois ; & plus je m'apprécie ,*
*Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur ,*
*Par une ſecrete magie ,*
*Ait caché dans vos plis un taliſman vainqueur ,*
*Capable de gagner & l'eſprit & le cœur.*

Qu'en dites - vous , monſieur l'ariſtarque ?... Voyons , exercez toute votre adreſſe... Je vous devine ; *gagner* n'eſt peut-être pas le terme propre : un habit ne gagne point les cœurs ; ils reſtent toujours ce qu'ils ſont, faux , doubles , trompeurs ; mais l'habit leur impoſe des apparences contraires. *Amadouer* ſeroit le mot ; mais je ſoupçonne que gagner, qu'en penſez-vous ? devient un trait ironique. Laiſſons-le...

*Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie ,*
*Quels honneurs je reçus ! quels égards , quel accueil !*
*Auprès de la maîtreſſe & dans un grand fauteuil.*

Dans un grand fauteuil à bras ; on le voit.

*Je ne vis que des yeux toujours prêts à ſourire.*

*Toujours prêts à ſourire !* Cela eſt d'une expreſſion vivante... Des yeux qui mentoient d'ailleurs... Qu'importe?.. Le poëte peint les dehors.

*J'eus le droit d'y parler, & parler ſans rien dire.*

*Parler ſans rien dire !* Il y avoit de quoi parler cependant; il parloit probablement. Mais tel s'endurcit le cœur & les oreilles. Cela revient au même.

*Cette femme à grands falbalas*

Ah, ah, ah! je ne puis m'empêcher de rire.

*Cette femme à grands falbalas*
*Me conſulta ſur l'air de ſon viſage.*

Je paſſe quelques vers.

*Ce que je décidai fut le* nec plus ultra....
*On applaudit à tout; j'avois tant de génie !*
Ah, ah! je ne puis m'empêcher de rire.

*C'eſt vous qui me valez cela.*

Oh ! je l'apprendrai par cœur, cette piece. Elle eſt ſemée de traits heureux, de saillantes vérités.

Madame

DORTIGNI.

La connoiſſance du monde y manque.

VANGLENNE.

La connoiſſance du monde ! . . Ecoutez ceci, monſieur.

*Ce marquis, autrefois mon ami de college,*
*Me reconnut enfin, & du premier coup-d'œil*
*Il m'accorda par privilege*
*Un tendre embraſſement qu'approuvoit ſon orgueil.*
*Ce qu'une liaiſon dès l'enfance établie,*
*Ma probité, des mœurs, que rien ne dérégla...*

On ne compte point ici de légeres fredaines, tribut payé à la fougue de l'âge.

*Ce qu'une liaiſon dès l'enfance établie,*
*Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,*
*N'euſſent obtenu de ma vie,*
*Votre aſpect ſeul me l'attira.*
*Ah, mon habit, que je vous remercie !*
*C'eſt vous qui me valez cela.*

Cette épître eſt unique. *Me reconnut*, eſt un hémiſtiche qui vaut pour moi le *qu'il mourût* de Corneille. *Me reconnut enfin.* Oui,

je ſoutiendrai cette piece envers & contre tous ; je la ſoutiendrai contre les feuilliſtes, les folliculaires, les ſcholiaſtes, les périodiſtes, les journaliſtes, les jugeurs... Pardonnez; le plaiſir m'emporte.

DORTIGNI.

Je n'admire pas tant que vous . . . Cela peche par le ſtyle.

VANGLENNE.

Le ſtyle ? Mais le ſtyle, qu'eſt-il autre choſe que les idées, s'il vous plaît? Voyez comme ceci eſt charmant, & même bien écrit !

*J'entrois jadis d'un air diſcret ;*
*Enſuite, ſuſpendu ſur le bord de ma chaiſe,*
*J'écoutois en ſilence, & ne me permettois*
*Le moindre ſi, le moindre mais.*
*Avec moi tout le monde étoit fort à ſon aiſe,*
*Et moi je ne l'étois jamais.*

DORTIGNI.

Proſaïque, mal rimé, commun, trivial. C'eſt mon avis, monſieur, & celui des gens de goût.

Madame DORTIGNI.

Mais, mon mari, vous voulez juger des vers, & vous ſavez que vous ne vous y connoiſſez pas.... Paſſe peut-être pour de la proſe.

VANGLENNE.

Madame, chacun eſt juge né des ouvrages de littérature. Monſieur a quelque raiſon de ſe récrier. *Sur le bord de ma chaiſe*, me ſemble en effet mis là pour la rime. On ne fait pas aſſeoir un pareil homme; non, jamais; on le fait tenir debout une heure; il n'eſt pas aſſis, vous dis-je... Il a le corps penché, le chapeau ſous le bras, les mains croiſées ou ſuppliantes, dans l'attitude... Vous ne comprenez?...

Madame MILVILLE, *peinée.*

Ma ſœur, que je ſouffre!

Madame DORTIGNI.

J'aime mieux le voir évaporer ainſi ſon feu... Plus cela eſt vif, moins cela durera.

VANGLENNE.

*Un rien auroit pu me confondre.*

*Un regard, tout m'étoit fatal ;*
*Je ne parlois que pour répondre ;*
*Je parlois bas, je parlois mal.*
*Un ſot provincial, arrivé par le coche,*
Ou de plus loin.
*Eût été moins que moi tourmenté dans ſa peau.*

DORTIGNI.

*Dans ſa peau !* Quelle expreſſion !

VANGLENNE.

*Je me mouchois preſqu'au bord de ma poche,*
*J'éternuois dans mon chapeau,*

(Ici Vanglenne éternuera profondément, il répondra d'un coup de tête.)

*On pouvoit me priver, ſans aucune indécence,*
*De ce ſalut que l'uſage introduit.*
*Il n'en coûtoit de révérence*
*Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.*

Madame DORTIGNI.

Monſieur lit à merveille.

VANGLENNE.

C'eſt que je ne ſens pas mal, madame.
*Mais à préſent, mon cher habit.*

*Tout eſt de mon reſſort; les airs, la ſuffiſance,*
*Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aiſance,*
*Deviennent mes tons favoris.*
*Eſt-ce ma faute à moi, puiſqu'ils ſont applaudis?*

L'auteur fait mention ici de la Hollande, où *le galon qu'on renomme n'attire point l'hommage des adorateurs de l'or*, & dit en parlant de nos uſages, ces deux vers qui peuvent faire proverbe :

*Ici l'habit fait valoir l'homme,*
*Là l'homme fait valoir l'habit.*

Et il conclut :

*Mais chez nous, peuple aimable, où les graces, l'eſprit*
*Brillent à préſent dans leur force,*
*L'arbre n'eſt point jugé par ſa fleur ou ſon fruit;*
*On le juge ſur ſon écorce.*

Eh bien, monſieur, qu'en dites-vous? Il n'y a point là de faux brillant, d'enluminure, de bel-eſprit, tel qu'en affectent des écrivains maniérés : c'eſt du bon, du ſolide eſprit, de

la raiſon, & c'eſt là ce qui fait vivre un ouvrage. Comment ſe nomme l'auteur de cette épître ?

DORTIGNI.

Je ne ſais pas, monſieur ; je m'occupe fort peu de ceux qui écrivent ou n'écrivent pas.

VANGLENNE.

Moi, je voudrois avoir le plaiſir de faire ſa connoiſſance, pour lui témoigner combien ſon bon ſens me charme ... Mais, monſieur, puiſque la diſcuſſion eſt entamée, & que le champ eſt libre aux demandes & aux réponſes, quel eſt, ſelon vous, le réſultat de cette piece ?

DORTIGNI, *avec humeur.*

C'eſt qu'il faut, monſieur, s'accommoder aux mœurs reçues ; & puiſqu'on n'a beſoin dans le monde que d'un habit pour paſſer comme les autres, il ne faut point, par bizarrerie, ſe refuſer à l'endoſſer.

VANGLENNE.

Voilà ce que vous avez dit de mieux. Et moi, monſieur, & moi je vais plus loin, c'eſt

que, comme on n'a de beaux habits qu'avec de l'or, (& habit signifie ici, dans son acception générale, toutes les décorations extérieures qui annoncent un homme, comme ameublement, table, équipage, &c.) je soutiens qu'il n'y a rien de préférable à l'or; qu'il n'y a que cela de desirable, d'estimable au monde; qu'il faut sans pudeur être son esclave, tourner tous ses vœux du côté de la fortune, ne rougir d'aucune démarche basse ou honteuse, dans l'espoir même incertain d'en obtenir quelques parcelles : conséquemment je soutiens qu'il ne faut point communiquer avec celui qui n'a point d'or, qu'il faut être dur envers lui par caractere, insolent par principe, & raisonner même l'insensibilité à son égard. Telles sont les loix suprêmes & sacrées de l'intérêt personnel, qui doit tout écarter, tout envahir, tout étouffer sans remord. L'intérêt personnel ne calcule que ce qu'un homme peut rendre à un autre, & il doit voir comme s'il n'existoit pas celui qui n'ayant point d'or, ne lui est bon à rien.

Madame DORTIGNI.

Je vous réponds, monſieur, que ces principes me ſemblent affreux, odieux, abominables, que je ne crois pas qu'ils puiſſent être adoptés de perſonne ; je ne vois pas non plus, qu'il faille rabaiſſer juſqu'à ce point l'humanité.

VANGLENNE.

Et moi je vous ſoutiens, madame, (& je frémis en le diſant) je ſoutiens qu'il exiſte des envieux du bien fait à autrui, des envieux forcenés, qui gémiſſent lâchement (quoique déjà partagés des biens de la fortune) de voir la richeſſe paſſer devant leurs mains tendues & ouvertes, qui voudroient tout raſſembler pour eux ſeuls, tout envahir, fruſtrer leurs voiſins, leurs amis, leurs parens, jouir excluſivement, & fermant enſuite leur porte, endurcir leur oreille aux cris de leurs beſoins, s'ils ne jouiſſent pas intérieurement de leurs privations.

Madame MILVILLE, *à part.*

Ah, Dieu ! comme il s'enflamme ! .. Que je voudrois être loin !

Madame DORTIGNI.

Quel affreux tableau vous venez de tracer, monſieur ! . . . Non, ces monſtres n'exiſtent point . . . Ils ſont le produit de votre imagination . . .

DORTIGNI.

Mais, monſieur ne veut faire ici aſſurément aucune application.

Madame DORTIGNI.

Oh ! il eſt trop judicieux, trop honnête pour cela : mais pour diſſuader entiérement le cher couſin, qui voit aujourd'hui l'humanité en noir, je prendrai ſa défenſe.

VANGLENNE.

Vous, madame ?

Madame DORTIGNI.

Oui, monſieur ; & pour éloigner de votre eſprit les nuages qui peuvent encore l'offuſquer, j'oſerai me citer en exemple.

VANGLENNE.

Vous, madame ? . . En exemple ! . .

Madame DORTIGNI.

J'ai cru vous entendre, mon cher couſin.

Permettez-moi de vous répondre. Tout ce que j'apperçois ici est à ma belle-sœur ; vous la comblez de vos largesses ; le bien que vous lui faites n'excite en moi ni envie ni jalousie, je vous le proteste du fond de l'ame : au contraire, je jouis comme elle de son propre bonheur, & dans ce moment je ne veux, ne desire, ne demande, n'implore que son amitié & la vôtre.

VANGLENNE.

Vous aimez votre belle-sœur, madame ? Vous demandez son amitié, vous vous réjouissez intérieurement du bien que je lui ai fait, & que je lui prépare ? Vous voulez être son amie sincérement ?

Madame DORTIGNI.

Oui, mon cher cousin, ( *Embrassant madame Milville.* ) je l'aime, & je lui en donnerai des marques dans toutes les occasions . . . Ne prenez pas, monsieur, les distractions, trop ordinaires dans le monde, pour de l'insensibilité.

VANGLENNE.

Vous l'aimez, & vous me l'aſſurez ? ... Ah ! prenez garde ; je ſuis habile à lire ſur les viſages ce qui ſe paſſe au fond des cœurs... Tenez-vous bien... Si je me ſuis trompé, comme cela ſe pourroit, ſi en effet la ſenſibilité réſide encore au fond de votre ame, & que vous n'ayez été égarée, comme vous le dites, que par les diſtractions du monde, les uſages journaliers que le luxe commande, que le faſte établit, j'oublierai tout ; j'en ſuis capable ; je reviendrai véritablement à vous & ſans aucun reſſentiment.... Je ne ſuis, madame, ni injuſte, ni vindicatif ; je ſais qu'il y a des ſentimens vertueux qui dorment en nous, ſans être étouffés, & qui ſe réveillent, qui renaiſſent, quand les cœurs ſont émus. Je ſais qu'il ne faut jamais déſeſpérer du cœur de l'homme, foible, mais bon, chez le grand nombre. Helas ! nous avons tous trop beſoin d'indulgence, pour ne pas apprendre à diſtinguer la foibleſſe du vice & l'erreur de la dureté... Je vais donc

jouir de votre retour à la ſenſibilité, & il me ſera bien cher... S'il eſt ainſi, tout ſera oublié, & vous retrouverez en moi un parent. (*Il ſonne un domeſtique.*) Faites entrer.

## SCENE VI.

### ACTEURS PRÉCÉDENS, UN NOTAIRE.

(*Le notaire entre & donne un papier à Vanglenne.*)

VANGLENNE, *ſe levant*

VOICI une donation entiere de mes biens, que je fais à ma couſine. Elle eſt motivée parce qu'il y a de plus juſte, l'amitié, l'eſtime, la reconnoiſſance. Tout le monde ſaura ce que j'ai fait pour elle, & pourquoi je l'ai fait. Je dirai à qui voudra l'entendre, la maniere généreuſe & noble dont j'ai été accueilli dans ſes humbles foyers; & tout

le monde, je penſe m'applaudira. Il eſt licite ſans doute de faire du bien à une parente vertueuſe, ſur-tout lorſqu'elle eſt veuve, & qu'elle a des enfans à élever; mais comme j'ai réfléchi que la chicane s'attachoit à tout, bouleverſoit tout, dévoroit tout, que l'on caſſoit les actes des vivans dès qu'ils étoient morts, j'ai cherché la forme de donation la plus entiere, la plus complette, la plus inviolable. J'ai appris qu'un contrat de ma-riage réuniſſoit tous ces points divers, & 'ai jugé à propos de faire dreſſer un tel acte.

Madame DORTIGNI., *à part.*

O dépit, ô rage! Voilà ce que je redou-ois... Contraignons-nous.

VANGLENNE, *s'avançant vers Mad. Milville.*

Madame, nos ames ſe connoiſſent; elles nt déſormais unies l'une à l'autre.... Je us offre ma main... Vous pourriez aimer personne ſans les richeſſes, comme les cheſſes ſans la perſonne.... Voici le mo-ent que je vous ai annoncé tantôt, & la

ſeule maniere de mettre le porte-feuille en communauté... Gardez-le, ou daignez ſigner.

Madame MILVILLE.

La ſurpriſe m'a ôté la voix... Ah, mon bienfaiteur! vous méritez une femme plus accomplie que moi... Ne pouvons-nous vivre ſous les loix de l'amitié? Voilà ce que vous m'aviez promis.

VANGLENNE.

Je comptois vivre ainſi avec vous, chere couſine, & je n'aurois eu alors d'autre titre pour jouir de ce bonheur, que celui de votre ami; mais penſez vous que la médiſance nous eût épargnés? En vain nous vivrions dans l'innocence; la calomnie, cette ennemie irréconciliable des mœurs les plus chaſtes, ne tarderoit pas à ſouiller la pureté de notre amitié, & elle y ſuppoſeroit des liens qui nous déshonoreroient... Je veux la faire taire à jamais, parce que je connois ſa langue, d'abord fauſſe, careſſante, puis envenimée... J'aſpire enfin à m'unir à un cœur que je ſuis bien ſûr d'eſtimer à jamais.

Madame MILVILLE.

Vous m'avez choisie... Je vous dois tout...
Eh bien ! je donne un pere à mes enfans.

VANGLENNE.

Oui, je vous le jure, & j'en atteste le ciel & l'honneur.

Madame DORTIGNI, *à part.*

Je me sens suffoquée ... J'étouffe ... Comment domter ?..

VANGLENNE, *signant après madame Milville.*

Notre hôtel n'en sera plus qu'un.

Madame MILVILLE, *avec sentiment.*

Ainsi que nos cœurs...

Madame DORTIGNI, *à part.*

Je vais m'évanouir, je le sens...

VANGLENNE.

Allons, madame, voilà le sceau éternel de la réconciliation ; elle sera entiere de mon côté : que la joie triomphe aujourd'hui, que tout autre sentiment s'efface... Signez le bonheur de votre sœur & le mien...

Tenez, prenez, voilà la plume ; & vous, monſieur, après, s'il vous plait.

Madame DORTIGNI, *prenant la plume.*

Ah ! de tout mon cœur. ( *Approchant de la table.* ) Pourrai-je me vaincre ?.. Eſſayons. Ah ! ( *Elle grincera des dents, jetera un cri de rage étouffé, & tombera ſans connoiſſance.* ) Dieu ! je n'en puis plus... Je me meurs..

Madame MILVILLE, *jetant un cri.*

Eſt-il poſſible !.. Il faut du ſecours. ( *Elle appellera.* )

DORTIGNI..

Elle eſt quelquefois ſujette à ces accidens-là.

Madame MILVILLE.

Elle ne revient point.

VANGLENNE, *froidement.*

Qu'on la tranſporte. ( *On l'emmene évanouie ; ſon mari & madame Milville la ſuivent.* ) ( *Seul.* ) Femme cruelle & lâche ! tu n'étois pas même digne de ma vengeance... Je la regrette. Oublions dans le ſein de l'amitié, qu'il exiſte des cœurs à ce point inſenſibles & envieux.

*FIN.*